

Notes sur la famille Bertrand

Lorsqu'il nous fallut donner une forme concrète à l'hommage que la Société d'Histoire du Valais Romand se devait d'offrir à la mémoire de M. Jules-Bernard Bertrand, il nous parut qu'il n'en serait pas de plus naturelle que de consacrer au souvenir du regretté disparu un fascicule de ces *Annales valaisannes* où son cœur s'était si longtemps attaché.

La personne, l'œuvre et la famille de notre ancien Président devaient retenir notre attention. M. le professeur J. Graven, de l'Université de Genève, a brossé un maître portrait de l'historien et de l'ami, où tour à tour l'esprit et le cœur ont leurs touches. Quant à l'œuvre édifié par le labeur enthousiaste et persévérant de celui qui nous a quittés, l'imposant répertoire établi par M. L. Imhoff en dit assez l'ampleur. Nous avons pensé que ce serait apporter à ces pages un complément utile, que de dire ici quelque chose du milieu auquel appartenait notre historien, car il était issu d'une famille qui, depuis deux siècles, a tenu une place dans la cité.

Les origines

Un article signé du chanoine Tamini et de Jules Bertrand dans le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* nous dit que cette famille était originaire de Faverges en Savoie, d'où elle vint vers 1740 à St-Maurice¹. La même indication est fournie par le chanoine Boccard (1808-1865)² en tête de notes généalogiques manuscrites³, et par Pierre Bioley — cousin de Jules Bertrand — dans une liste des familles bourgeoises de St-Maurice, parue dans nos *Annales*⁴. Toutefois, M. Adrien Bertrand, frère de notre ancien Président, a attiré notre attention sur une note de Jacques-Etienne d'Angreville, rédigée en 1834, d'après

¹ DHBS, II, 147.

² DHBS, II, 215.

³ A l'Abbaye de St-Maurice.

⁴ *Annales valaisannes*, 1re série, t. IV, p. 53, août 1922. M. Paul de Rivaz donne encore la même indication dans l'*Almanach du Valais* de 1943, p. 73.

laquelle la famille Bertrand de St-Maurice était originaire de Coise et bourgeoise d'Aix en Savoie¹.

Nous devons à un excellent connaisseur des choses de Savoie, M. le colonel Edm. Boleslas², juge à la Cour, de Genève, des précisions intéressantes. Coise est une localité de la vallée de l'Isère, sur une colline de la rive gauche à mi-chemin entre Chamoux et Montmélian. Citée dès le XI^e siècle sous les graphies *Cosia* en 1036, 1129, etc., ou *Coysia* en 1093, 1279, etc., Coise donnait son nom à la vallée : *vallis que dicitur Cosia* (1036), et le donne encore au cours d'eau qui y coule et qui alimente un peu plus loin le petit lac de Ste-Hélène : le *Coisin*. Un prieuré bénédictin existait jadis dans cette bourgade, où il fut fondé avant 1093. Aujourd'hui, Coise forme avec St-Jean-Pied-Gauthier une seule commune, du canton de Chamoux (arrondissement de Chambéry, département de Savoie). Coise est à peu près à égale distance de Faverges (chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Annecy, département de Haute-Savoie), par le col de Tamié, et d'Aix-les-Bains (chef-lieu de canton de l'arrondissement de Chambéry). Il ne nous est pas possible d'expliquer la dualité des indications fournies par les documents qui donnent à la fois Faverges et Coise comme lieu d'origine de la famille Bertrand. Cependant, en raison du fait que Coise était assurément moins important que Faverges, il n'est pas exclu de présumer que cette famille a pu y prendre naissance³, pour essaimer dans ce dernier bourg et, ensuite, à Aix-les-Bains. Le prénom Benoît, porté par l'auteur de la famille, est peut-être un écho du prieuré bénédictin de Coise.

¹ P. Bourban, *La Confrérie de S. Amédée ou des Savoyards*, in *Congrès des Sociétés savantes savoisiennes tenu à Evian en 1896*, Munier, Evian, 1897, p. 346, et tiré à part.

² Qui a bien voulu consulter pour nous : A. Joanne, *Géographie de la Savoie*, p. 52 ; A. Gros, *Dictionnaire étymol. des noms de lieux de la Savoie*, p. 170 ; J.-M. Besse, *Archives de la France monastique*, vol. XXXVI, t. IX, *Province ecclési. de Vienne*, p. 196.

³ Il peut être intéressant aussi de remarquer qu'à environ 7 ou 8 km. de Coise se trouve Chamousset, qui était l'une des nombreuses seigneuries (Chamousset fut érigé en marquisat) d'une illustre famille de Savoie éteinte en 1816, connue sous le nom de *Bertrand* ou de *Bertrand*, *Bertrand*, *Bertrand*, *Bertrand*, *Bertrand*, *Bertrand*. Originaire de la vallée de Suse (Piémont) où elle apparaît au XIII^e siècle, elle passe ensuite à Montmélian en Savoie, puis à Montiers en Tarentaise et acquiert notamment les seigneuries de Brussol, La Perrouse, Chamousset. Quelques-uns de ses membres s'élevèrent à de hautes situations et ne furent pas étrangers au pays romand actuel. Jean, familier du comte de Savoie Philippe I, était auprès de ce prince à Chillon, en 1271, lorsqu'il octroya des franchises à Saillon. Bertrand de Bertrand fut le premier des trois prélats de cette famille qui montèrent sur le Siège archiepiscopal de Tarentaise ; il l'occupait de 1297 à 1334. En qualité de métropolitain, il fit en 1302 et en 1320 une visite du diocèse de Sion ; les 2 et 3 novembre 1302 et le 8 mai 1320 il est à Sion où il s'occupe des Statuts du Chapitre ; les 11 et 12 mai 1320, il s'arrête à

Homonymes

La famille qui nous occupe n'est pas la seule du nom en Suisse romande ni même en Valais. Le Midi de la France en a envoyé plusieurs chez nous, notamment le Dauphiné avec les Bertrand venus de Nyons à Orbe, puis Yverdon, à l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes, ou les Bertrand de Buis reçus bourgeois de Genève en 1724 ; de Pont-de-Camarès en Rouergue, deux branches se sont établies au XVIII^e siècle, l'une à Genève¹, l'autre à Carouge ; des Bertrand passèrent de Montpellier à Nyon (Vaud) et Genève vers 1700, et acquirent en 1764 les seigneuries vaudoises de Genolier et Coinsins ; d'autres encore vinrent de Savoie à Carouge au XVIII^e siècle².

En Valais, nous devons noter plusieurs familles distinctes de celle de notre historien, bien que, par un curieux hasard, nous les rencontrions

l'Abbaye de St-Maurice, où l'Abbé Barthélemy est son cousin (*consanguineus et amicus noster charissimus*, dit l'Archevêque). On le voit encore s'occuper en 1323-24 du conflit de chancellerie entre le Chapitre de Sion et les sires d'Anniviers, Jean de Bertrand, seigneur de Brussol, neveu du premier Archevêque, fut le père de Jean, Dr ès lois, chanoine de Maurienne, de Tarentaise, de Lausanne, prévôt d'Aire (Pas-de-Calais) 1337, Evêque de Lausanne 1341, Archevêque de Tarentaise 1342, membre du Conseil de Savoie, † 1365. Le frère de celui-ci, Pierre, seigneur de La Perrouse et de Chamousset, fut le père d'un autre Jean qui suivit les traces de son oncle puisqu'il fut Dr ès lois, chanoine de Tarentaise, de Genève, de Sion, doyen de Valère 1394-98, Evêque de Genève 1408, Archevêque de Tarentaise 1418, † 1432. Il fut en 1420 l'un des arbitres entre Berne et les Rarogne d'une part, le Valais d'autre part ; il fut aussi, à la même occasion, l'un des auteurs d'un projet d'alliance entre la Savoie, Berne, Fribourg et le Valais. Il intervint encore en 1424 contre l'ancien Evêque de Sion Guillaume II de Rarogne. Un neveu de Jean Bertrand, Guillaume, coseigneur de Brussol, seigneur de La Perrouse et de Chamousset, fut châtelain de Chillon 1427-29. Cf. comte de Foras, *Armorial et Nobiliaire de Savoie*, I, 190 sq. ; Galbreath, *Armorial Vaudois*, I, 45, et *Sceaux Vaudois*, 169, 175-176 et pl. XIV, XVI ; un sceau du dernier Archevêque existe aux Archives de Berne (MDR, 1^{re} s., XXXVIII, 320) ; DHBS, II, 147 ; E. Mottaz, *Dict. Hist. Vaud.*, I, 712-713 ; M. Reymond, *Dignitaires de l'Eglise de Lausanne*, in MDR, 2^e s., VIII, 270-271 et 476 ; Schmitt, *Diocèse de Lausanne*, II, 104 ; Fleury, *Eglise de Genève*, I, 146 sq. ; Gonthier, *Œuvres historiques*, III, Thonon, 1903, 182 sq. ; Gremaud, *Documents sur le Vallais*, in MDR, 1^{re} s., 8 vol. ; E. Aubert, *Trésor de St-Maurice*, 63 et 233 ; J.-E. Tadini et P. Delèze, *Novvel Essai de Vallesia Christiana*, 94 et 419 ; F. Richermoz et J.-M. Emprin : *Diocèse de Tarentaise*, I ; J. Garin, les trois Archevêques Bertrand, Jean III et Jean V de Bertrand, in *Dict. Hist. et Géogr. Eccl.*, Paris, Letouzey, fasc. XLVII, 1935, col. 1089-1092 ; Eubel, *Hierarchia Catholica Medii Aevi*, I, 261, 297, 472-473.

Un lien oublié existerait-il entre les Bertrand de Chamousset et leurs voisins les Bertrand de Coise ? Jules-Bernard Bertrand le supposait peut-être, lorsqu'il nous disait regretter de ne point porter le lion de sable sur fond d'or des armes de l'illustre famille homonyme... Ce n'est évidemment que pure hypothèse, car Foras ne donne aucune prise permettant de déceler un lien possible, et les circonstances actuelles entravent toute recherche sur place.

¹ *Almanach généalogique suisse*, II, 1907, p. 785, et VI, 1936, p. 852.

² DHBS, I, 146-147, et D.L. Galbreath : *Armorial Vaudois*, I, 45-46, Baugy sur Clarens, 1934.

principalement dans les mêmes lieux. L'une d'elles fut fondée par Louis Bertrand (parfois Bertram), originaire de Pignerol en Piémont ; il exerçait la profession de cordonnier (*sutor calceamentorum*) dans laquelle il devait être habile puisqu'il est appelé « maître », *magister*. Il épousa le 7 février 1780 Anne-Marie Barmen (ou Barman), fille de Jean-François, bourgeois de St-Maurice, qui lui donna six enfants, tous morts en bas âge, sauf une fille, Marie-Jeanne-Julie-Louise¹. Louis Bertrand mourut à 40 ans environ le 7 février 1792 ; sa veuve², couturière, disparaissait à son tour le 16 mars 1837, emportant avec elle le nom de cette famille.

Une autre famille Bertrand est originaire d'Abondance en Chablais, où elle donna deux ecclésiastiques : Claude, tonsuré à Abondance même par S. François de Sales en visite pastorale le 19 septembre 1606, ordonné prêtre le 2 mars 1613, et nommé curé de Larringes le 26 février 1614, et Jean-François (1763-1835), ordonné prêtre le 24 mars 1792, excorporé du diocèse de Genève-Annecy pour celui de Sion le 7 avril suivant³, professeur au Collège de St-Maurice jusqu'en 1802⁴, puis curé de Muraz de 1802 à sa mort⁵. Pierre-Joseph Bertrand, né en 1764⁶, fils de Michel, d'Abondance, se fixa vers 1800⁷ à Monthey, où il fut tanneur (sa tannerie se trouvait sur l'emplacement occupé depuis par la verrerie). Il obtint son agrégation à la Bourgeoisie de Monthey le 26 janvier 1817 pour le prix de 1.120 francs suisses à verser à la caisse bourgeoisiiale, une rétribution de 20 batz à chaque feu bourgeois ayant droit de vote dans les assemblées, les émoluments d'usage au Conseil, les frais d'expédition du diplôme et les traditionnels 2 seaux de cuir pour le service du feu⁸. En mai suivant, Pierre-

¹ Baptisée le 18 novembre 1781, elle épousait le 5 janvier 1808 Louis-Maurice Dutarte.

² Baptisée le 25 octobre 1760, parrain Philippe Meloz, marraine Anne-Marie Barman, femme de Discret Bernard Grave alias Chevallier (registre par.). Le recensement de 1829 (qui donne à tort l'année 1761 comme celle de sa naissance) la dit couturière.

³ Ch.-M. Rebord et A. Gavard, *Dict. du Clergé séc. et rég. du dioc. de Genève-Annecy*, I, 65, Annecy et Bourg, 1920.

⁴ Il figure dans les comptes de la Ville de St-Maurice « pour son salaire », par exemple 131 écus 4 batz en octobre 1797, ou 128 écus « pour son salaire de 1802 » qui lui est versé en décembre 1801 ; cette dernière mention est portée au compte spécial du Collège.

⁵ Tamini et Délèze, *Vallesia Christiana*, 140 et 419.

⁶ Peut-être était-il frère de Jean-François.

⁷ Marié à Monthey le 3 avril 1801 avec Maurize Grillet-Aubert, originaire d'Abondance, le recensement de 1802 ne le signale pas encore, mais son premier enfant naît à Monthey le 25 avril 1802. — Des Bertrand originaires d'Abondance figurent à plusieurs reprises, au XVIII^e siècle déjà, dans les registres de la paroisse de Monthey, mais sans y créer une souche durable. C'est avec Pierre-Joseph seulement que la famille s'établit définitivement à Monthey.

⁸ Lettres de bourgeoisie chez M. Charles Bertrand, Monthey.

Joseph sollicite la naturalisation valaisanne. La Commission chargée de rapporter en Diète, insère dans son message cette observation : « Bertrand, Pierre-Joseph, natif d'Abondance en Savoie, tanneur demeurant à Monthey ; Considérant qu'il est d'une commune dont les habitants ont été sous la domination du Valais pendant 40 ans ; que dans l'ancien régime ils payèrent déjà moins pour être reçus patriotes du Bas-Valais ; considérant qu'il a deux fils ¹, mais que son industrie le favorise un peu plus sous le rapport de la fortune : la Commission le taxe à 17 [louis] ² ». Pierre-Joseph épousa en secondes noces Marie-Suzanne Bocherens, d'une vieille famille de Bex connue depuis le XIV^e siècle et illustrée par le Conseiller d'Etat vaudois Pierre-David Bocherens (1772-1824) ³. Les deux seules familles Bertrand qui vivent aujourd'hui à Monthey, descendent de Pierre-Joseph ⁴ et n'ont par conséquent pas d'autre lien que l'homonymie avec la famille qui fait l'objet principal de ces notes ⁵.

Gens de robe et Ancien Régime

Le premier personnage auquel remonte la filiation de notre regretté collègue est Benoît, mort avant le 22 septembre 1764. A cette date, en effet, « Bertrand Jean, feu Benoît, originaire de Coise, bourgeois d'Aix en Savoie, commissaire et notaire à St-Maurice », figure en tête de la

¹ Pierre-Joseph-Adrien, né en 1803, et Pierre-Maurice, né en 1805 (indiqués à tort comme nés en 1797 et 1806 par le recensement de 1829) ; celui-ci fut laboureur, celui-là tanneur comme son père (recensement de 1837). En 1846, Pierre-Joseph (le père) est encore recensé avec ses deux fils, qui ne sont plus désignés que par les prénoms Joseph et Pierre ; ce dernier ne figure ni dans le recensement de 1850, ni dans celui de 1870 ; son frère, par contre, est indiqué en 1850 comme né en 1799, célibataire, tanneur et propriétaire.

² Communication de M. A. Donnet, archiviste d'Etat.

³ Ph. Cherix, *La Seigneurie de Bex*, Bex, 1931, pp. 62-63.

⁴ La filiation de cette famille se résume ainsi : I. Michel. — II. Pierre-Joseph. — III. Pierre-Joseph-Adrien (1803-1871). — IV. Charles-Pierre-Joseph (1853-1890). — V. Oscar (* 1881) et Charles (* 1886), auteurs des deux rameaux actuels. Renseignements dus à l'obligeance de M. Jean Marclay.

⁵ Un Bertrand, sans indication de prénom ni d'origine, fut reçu bourgeois de Martigny et naturalisé Valaisan en décembre 1816. Le recensement de 1829 indique à Martigny une Catherine-Geneviève Darbellay, née en 1776, veuve d'un Bertrand, sans doute le naturalisé de 1816 ; avec elle sont cités Claude-François Bertrand, son fils, né en 1807, laboureur, et Marie-Pétronille Bertrand, née en 1773. Nous retrouvons dans le recensement de 1837, à Martigny-Bourg, Catherine Darbellay, veuve Bertrand, et son fils François, cultivateur ; celui-ci figure seul dans le recensement de 1846 et paraît avoir été le dernier de cette famille. Le répertoire des *Noms de famille suisses* publié par la Société suisse d'études généalogiques (Zurich, 1940) cite encore (I, 90) une famille Bertrand existante, devenue bourgeoise de Bovernier au XIX^e siècle.

liste des « Fondateurs et confrères de la Société de Saint-Amédée ¹ érigée à St-Maurice en 1764 » et paie à cette société la somme de 40 livres ². Benoît était-il déjà notaire comme plusieurs de ses descendants ? La chose est possible, car le père et les tantes de Jules-Bernard Bertrand « éprouvaient une certaine fierté de posséder cinq générations de notaires dans leur ascendance » ³. Toutefois, la notice de Tamini et Jules Bertrand dans le *Dictionnaire historique* ⁴ ne compte que « quatre générations de notaires », mais il s'agit sans doute uniquement de ceux qui instrumentèrent à St-Maurice ⁵, sans allusion à Benoît qui pourrait avoir été attiré de Coise à Aix comme tabellion.

Un baptême, en janvier 1747, nous vaut la première mention des Bertrand à St-Maurice. Le père de l'enfant est Jean ou Jean-Pétermand Bertrand, qui est alors l'époux de Marie-Françoise Rossier, d'une famille montheysanne de notaires et de magistrats, alliée aux de Nucé, Torrenté, Charléty, Pignat, etc. Mme Bertrand devait mourir peu après, laissant son mari veuf à 30 ans ; celui-ci épousait bientôt Marie-Elisabeth Rigonail, née à Monthey mais originaire des Grisons ⁶, qui lui donnera 10 enfants.

En 1747, Jean-Pétermand est maître d'école, *ludimagister* ; l'année suivante il paraît comme notaire ; en 1751, il cumule les deux titres : *notarius et ludimoderator*. La considération dont il jouit croît avec les années ; *litteratus vir*, « homme lettré », c'est-à-dire instruit, cultivé, en 1747, il devient en 1748 *egregius vir*, « Egrège », qualificatif des gens de robe ; à sa mort, les registres paroissiaux le disent *Egregius Dominus*

¹ J.-B. Bertrand, *Notes sur le commerce, l'industrie et l'artisanat en Valais avant le XIXe siècle*, in *Ann. val.*, 2e s., 1942, p. 532, distingue deux confréries : celle des Savoyards fondée en 1763 et celle de Saint-Amédée fondée en 1769, les deux fusionnant par la suite. M. Adrien Bertrand nous fait remarquer qu'il n'exista jamais qu'une seule confrérie groupant les Savoyards sous l'égide de S. Amédée et créée en 1764.

² Bourban, l. c.

³ Communication de M. Adrien Bertrand.

⁴ DHBS, II, 147.

⁵ J.-E. d'Angreville ne compte même que « trois générations de notaires » (notes manuscrites ; Abbaye de St-Maurice) ; mais il oublie manifestement Jacques-Adrien décédé à 24 ans en 1805.

⁶ Sa famille apparaît pour la première fois dans les registres paroissiaux de Monthey lors du mariage de son père en 1716 ; le nom est alors donné sous la graphie *Riginaldi*. En 1719, lors du baptême de la future Mme Bertrand, on trouve la forme *Rigonaldi* (renseignements de M. Jean Marclay). Jean-Dominique-Antoine, père de Marie-Elisabeth, était originaire de Cauco dans le val Calanca (Grisons), où la famille *Rigonalli*, encore existante, est ancienne (*Les noms de famille suisses*, II, 639). A St-Maurice, le nom patronymique de Mme Bertrand est constamment écrit *Rigonail*.

*Notarius, Extentarum Commissarius, et Secretarius Abbatialis*¹. Pendant plus d'un siècle, exactement jusqu'en 1868, chaque génération des Bertrand fournira un notaire, « ce guide des familles, conseiller des ventes, achats et contrats, qui aident à reconstituer la vie d'autrefois et à situer un personnage dans son cadre² ». Belle continuité que celle de ces tabellions attachés à leur écritoire de 1748 à 1868 : 120 ans³ !

Le 15 août 1759, égrège Jean Bertrand, bourgeois d'Aix en Savoie, commissaire habitant St-Maurice, achète de Jean-Marie fils de feu Bernard Grevox⁴, bourgeois de St-Maurice, un pré aux Caillettes, au territoire de Bex, entre ce bourg et St-Maurice, au prix de 600 florins de capital, 10 florins 6 sols de vin et les dépens de l'acte⁵. Nous avons déjà vu que le même personnage fut en 1764 au premier rang des fondateurs de la Confrérie de St-Amédée ; la première assemblée qui suivit la fondation, se tint le 28 août 1766 « dans la maison du commissaire Bertrand », lequel en fut élu secrétaire⁶.

De 1747 à 1762 on baptise beaucoup dans la maison Bertrand : onze enfants⁷ en quinze ans. Il n'en restera cependant qu'un seul à figurer dans le recensement valaisan de 1802 : Louis-Benjamin⁸. Fils de notaire, Benjamin fut notaire à son tour. Il épousa, en 1780, Anne-Marie-Josette Varonier, issue d'une très vieille famille qui tire son nom de Varone (district de Loèche) où elle apparaît au milieu du XIII^e siècle⁹. Mlle Varonier était une nièce du fameux juriste Jean-Joseph-Alexis Julier, de Varone lui aussi, qui fit fortune à Vienne où il reçut de Marie-Thérèse le titre de baron de Badenthal

¹ Ou *Curialis Abbatiae* dira l'acte de sépulture de sa veuve.

² E.-L. Dumont, *Les Fornet*, in *Généalogiste Suisse*, 1941, p. 41.

³ Il s'agit sans doute de Discret Bernard Grave, alias Chevallier, qui avait épousé une Anne-Marie Barman, marraine en 1760 de la future femme du cordonnier Louis Bertrand de Pignerol.

⁴ Communication de M. Jean Marclay.

⁵ Bourban, *op. cit.*, p. 330.

⁶ Cinq étaient morts tout jeunes ; parmi les autres — quatre garçons et deux filles —, il est probable que Louis-Benjamin n'aura pas été le seul à contracter mariage. Le 1 mai 1808 une Marie-Barbe Bertrand épousa Jean-Gaspard Pochon de Vérossaz ; la mère de Marie-Barbe, née Elisabeth Money, avait épousé en premières noces un Bertrand, puis Joseph Détraz. D'autre part, le recensement de 1802 indique, outre la veuve de Louis Bertrand de Pignerol, une autre Marie Barman, veuve d'un Bertrand. Le même recensement note encore une « Marguerite Bertrand, Dame Religieuse ».

⁷ Un portrait de Louis-Benjamin Bertrand est conservé chez Mme Laurent Rey à Monthey.

⁸ J. Lauber, in *Blätter aus der Walliser-Geschichte*, VII. Bd., IV. Jahrgang, 1934, S. 380.

(vallée des Bains, c'est-à-dire Loèche)¹. Mme Bertrand-Varonier mourut en 1797 après avoir donné le jour à son neuvième enfant. Les baptêmes de ces enfants, comme ceux de la génération précédente, permettent, par le choix des parrains et marraines², de considérer la société agaunoise du XVIII^e siècle où les Bertrand évoluaient. Les Quartéry y paraissent le plus souvent et l'on est tenté d'y voir la préparation d'une future alliance ; mais on note aussi la plupart des noms marquants du temps : les Odet et les Cattelani, de vieille souche agaunoise, les Camanis de lointaine origine transalpine, mais bien enracinés en Agaune, ceux qui sont venus de Savoie : les Charléty et les de Fago au XV^e siècle, les de Bons au XVII^e, les Peney au XVIII^e, les Greyloz qui ont essaimé d'Ollon à St-Maurice vers 1500, les Barman originaires de Vérossaz et les Blanchu d'Outre-Rhône, les de Preux d'une branche agaunoise entée sur l'arbre sierrois, les de Courten de Sierra, les Allet de Loèche, les Burgener de Viège, les Jergen de Conches, les ossolans d'Augustini, les sédunois de Montheys, les Riche descendus de Liddes à St-Maurice, les Du Fay et les Paërnat de Monthey, les Marclay d'Illiez, les de Nucé et les Pot de Vouvry, représentant toutes les nuances du patriciat et de la bourgeoisie à St-Maurice et alentour.

¹ F. Schmid et J. Lauber, in *Blätter aus der Walliser-Geschichte*, III, Bd., I, Jahrgang, 1912, S. 112 ; DHBS, IV, 298 ; J.-B. Bertrand, *Valaisans en Autriche*, in *Ann. val.*, 2^e s., 1938, pp. 357-358 ; Ch.-L. de Bons, *Coups de fortune ou les aventures de M. de Badenthal*, in *Biblioth. Universelle et Revue Suisse*, 1868, pp. 393-422 et 522-559.

² En 1747 : Pierre-Marie Charléty et Marie-Christine de Tornéry née Odet ; 1748 : Jean-François Marclay et Delle Marie-Joséphine Charléty ; 1749 : Jacques-François de Quartéry et Marie-Elisabeth de Quartéry née Paërnat ; 1751 : Claude-Antoine Paërnat, châtelain de Monthey, et Delle Marie-Elisabeth de Quartéry ; 1752 : Maurice-Joseph Pochard, d'Evian, et Louise-Françoise de Bons née de Quartéry ; 1754 : François-Joseph Plumex, médecin à Monthey, et Marie-Elisabeth Charléty née Ganioz ; 1755 : Louis de Bons et Julienne Du Fay, veuve de Gaspard Odet ; 1756 : Joseph-François de Quartéry et Marie-Catherine Marclay, femme du châtelain de Nucé de Vouvry ; 1758 : le banneret François Preux et Delle Marie-Cécile de Fago ; 1759 : le capitaine Louis de Quartéry et Marie-Patience Burgener, femme du châtelain Nicolas de Quartéry ; 1762 : Hyacinthe de Nucé et Marie-Geneviève Cattelani née Blanchu. — Génération suivante. En 1781 : Jacques Cattelani et Patience de Quartéry née Burgener ; 1783 : François Preux, banneret des élus, et l'épouse du cosyndic Riche née Louise de Quartéry ; 1785 : Louis-Gaspard-Melchior de Quartéry et Barbara Barman née Jergen ; 1786 : Marie-Antoine de Augustinis, gouverneur de Monthey, et Marie-Julie-Eléonore Preux née Odet ; 1789 : Georges Cucini, marchand italien, et Marie-Cécile de Quartéry née de Fago ; 1791 : le conseiller et avocat Riche et Mme Camanis née Odet ; 1794 : Charles Camanis et Catherine-Barbara Greyloz née de Montheys ; 1795 : Jean-Claude Verbois et Marie Dubois, représentant François-Alexis Allet, gouverneur de St-Maurice, et Marie-Louise-Patience de Quartéry née de Courten ; 1797 : Joseph-Antoine Peney et Marie-Catherine Pot.

On notera plus particulièrement les relations montheysannes au milieu du XVIII^e siècle, tandis que vers la fin les relations se nouent davantage avec les Sept-Dizains. En 1752, le parrain vient d'Evian : Noble Maurice-Joseph Pochard, probablement Pochat, un vieux nom du Chablais¹ ; deux ans après, c'est le Dr en médecine François-Joseph Plumex, de Monthey, qui est parrain². Remarquons particulièrement, un peu plus tard, le parrainage de deux gouverneurs Haut-Valaisans : Marie-Antoine d'Augustini, gouverneur de Monthey, en 1786, et François-Alexis Allet, gouverneur de St-Maurice, en 1795. Ce dernier (qui, d'ailleurs, se fit représenter au baptême de sa filleule par un délégué, Jean-Claude Verbois, de St-Maurice), n'était pas un « immobiliste » en politique, puisque, après avoir été major de Loèche, châtelain d'Anniviers puis du Bouveret, gouverneur de St-Maurice, sous l'Ancien Régime, il fut encore sous le nouveau, après 1798, membre de la Chambre administrative au temps de la République helvétique, vice-grand-juge de la République valaisanne, bourgmestre de Loèche, député à la Diète³. Mais l'autre personnage, Augustini⁴, n'enchantait pas Jules Bertrand, qui eût volontiers dressé un réquisitoire contre l'homme de Macugnaga devenu avec les ans comte et marquis, et même grand-baillif du Valais ; cet émule de Talleyrand attend encore son biographe, qui aurait à conter l'ascension étonnante de son héros au travers de brigues audacieuses, d'épisodes dramatiques, de renversements inattendus de situations, d'intrigues de cour... Le baptême de Marie-Cécile-Rosine (future Madame Wolff), en 1789, nous vaut une mention amusante : le parrain fut un marchand italien, Georges Cucini, « à défaut d'autre »⁵ ! La gloire de son compatriote Augustini hantait-elle aussi les rêves de ce Cucini ?

Si le foyer s'anime de la joie des naissances, il s'endeuille aussi bien souvent, car la mort inexorable frappe et emporte de jeunes êtres. Nous n'avons pas cru devoir omettre ces visiteurs éphémères du foyer, car

¹ Gonthier, *Œuvres hist.*, I, 89, 95.

² J.-B. Bertrand, *La santé publique et la médecine en Valais jusqu'au milieu du XIX^e siècle*, in *Ann. val.*, décembre 1939, p. 645, et tiré à part, dit qu'il était gradué de Montpellier en 1738 et le cite à St-Maurice entre 1740 et 1760 ; en 1754, l'acte de baptême de son filleul le situe à Monthey : *medicus Montheolensis*.

³ DHBS, I, 185, no 8 ; *Alm. Gén. Suisse*, VI, pp. 2-3 et 5 (à cette dernière page ses dates de vie sont données comme étant 1744-1814 ; aux autres références on trouve 1753-1814).

⁴ DHBS, I, 464 (où son nom, déformé par la typographie, doit être lu : Augustini, de, Antoine-Maria-Félix) et 185, no 9 (à cette page on le dit † 1837 ; à la p. 464 il est cité plus exactement comme * 1742 et † 1823).

⁵ *Patrinus fuit defectu alterius Georgius Cucini Mercator italus*. Acte de baptême.

ils ont tenu une place dans la pensée et le cœur des leurs ; plus que les oiseaux passagers qui retiennent un instant l'attention des voyageurs en mer, ils ont apporté espérance et douleur, et leur passage a laissé sa trace dans l'histoire familiale.

Un correspondant royal

Mais revenons à Louis-Benjamin Bertrand. Le 12 juin 1804 il devient grand-père. Après plus d'un demi-siècle de séjour, il lui paraît que sa famille a suffisamment fait son apprentissage de la vie valaisanne pour obtenir la citoyenneté du pays, et, le 18 novembre 1804, il obtient la bourgeoisie de St-Maurice « moyennant la somme de cinq mille florains [*sic*] valeur de quatre batz et les Epices de droit et accoutumé ». La somme était élevée : elle fut versée en plusieurs acomptes, et Benjamin était mort avant que tout fût réglé ; mais ses enfants y pourvurent et, le 13 janvier 1818, le président Charles de Bons leur donnait décharge¹.

Si l'un des fils de Benjamin, capitaine d'une Compagnie dans la Grande-Armée, meurt en Russie au cours de la désastreuse campagne de 1812, d'autres fondent des foyers dont la descendance fleurira jusqu'à nos jours. C'est d'abord Jacques-Adrien, notaire, qui pousse de profondes racines dans le passé aigaunois en s'alliant en 1802 à Marie Franc², nièce de Révérend Jean-Bonaventure Franc (1753-1808), pour lors pro-

¹ Lettres de bourgeoisie chez Mme Jules-Bernard Bertrand, St-Maurice ; voir le texte en appendice. Cf. P. Bioley, in *Annales val.*, 1re série, t. IV, p. 53, août 1922.

² † 22-XII-1838 à l'âge de 60 ans, dit son acte de sépulture ; aucun baptême du nom de Franc n'étant enregistré de 1774 à 1787, nous pensons qu'il s'agit de Marie-Madeleine-Catherine Franc, baptisée le 26-I-1771 (ce qui lui donne 67 ans accomplis) avec Nicolas-Antoine de Quartéry pour parrain et Delle Charléty pour marraine. Le registre des baptêmes porte bien, à côté du nom de cette enfant, une annotation ultérieure indiquant qu'elle fut ensevelie déjà le 31-VI-1773, mais cette annotation n'est pas décisive. On constate des annotations semblables pour deux frères de Marie-Madeleine-Catherine : Louis, baptisé le 28-VIII-1769 (qui aurait été enseveli le 11-IV-1772) et Maurice-Joseph, baptisé le 16-III-1774 (enseveli le 27-IX-1778) ; or, aucun de ces décès ne figure au registre des sépultures, où sont inscrits par contre, aux années en question, les sépultures suivantes : 14-VI-1772, Jacques Franc, fils d'Hubert ; 2-X-1773, Jacques-Joseph Franc, fils de Théodore ; 30-XI-1778, Louis Franc. D'autre part, l'acte de mariage de Jacques-Adrien Bertrand avec Marie Franc (21-XI-1802) dit que l'épouse est nièce de Rd Franc, ancien curé de Muraz ; c'est bien le cas de Marie-Madeleine-Catherine, fille de Joseph-Antoine, baptisé le 4-II-1741 (allié à Marguerite Bioley), frère aîné de Jean-Bonaventure, baptisé le 29-X-1753, ecclésiastique en question ; les deux frères sont fils de Théodore Franc et Marie Pochonex, et petit-fils de Nicolas Franc (* vers 1685, † 1753) et Judith Greyloz. Cette branche des Franc exploitait alors, sauf erreur, la tannerie du Glarier reprise plus tard par les Sarasin.

fesseur à St-Maurice après avoir été vicaire dans la même ville, curé de Massongex, puis de Muraz, et qui devait mourir curé d'Outre-Rhône¹. Puis vient le tour de Louis-Gaspard, qui épouse, le 22 mars 1806, Marie-Julienne Planche², fille de Jean-Michel Planche, bourgeois de Monthey, et de Pétronille Donnet. Dans son contrat de mariage, du 30 octobre précédent, Louis-Gaspard accorde à sa future épouse, en don de bienvenue, la somme de 8.000 florins à prendre sur ses avoirs pour le cas (qui se produira) où elle lui survivrait. La famille Planche est originaire des Neyres sur Monthey. Ce mariage fixera Gaspard Bertrand à Monthey où, de 1808 à 1820, naîtront ses neuf enfants. Bourgeois de St-Maurice, Gaspard devient communier de Troistorrents, puis bourgeois de Monthey. Cette dernière qualité lui est accordée le 11 juin 1815 au prix de 880 francs suisses à verser à la caisse bourgeoisiale, une rétribution de 10 batz pour chaque feu bourgeois, les émoluments d'usage au Conseil et la livraison de 2 seaux en cuir pour la lutte contre le feu³. Dix-huit mois plus tard, nous l'avons vu, une autre famille Bertrand acquerra aussi la bourgeoisie de Monthey, mais à des conditions plus onéreuses.

En 1816, la Confrérie des Savoyards, fondée par l'aïeul en 1764, connaît un nouvel essor. Elle a débordé le cadre aigaunois et « l'honorable Gaspard Bertrand » en est le second dignitaire avec le titre de « prier de Monthey », suivant immédiatement le « prier de Saint-Maurice ». Une correspondance active va s'instituer entre la Confrérie et la Cour de Turin. C'est que « pour alimenter la caisse, on eut alors une idée ingénieuse. On fit demander au Roi de Sardaigne s'il voulait faire partie de la Confrérie⁴ ». Les tractations durèrent de 1816 à 1818, menées, au nom du Roi Victor-Emmanuel I, par le comte Alexandre de Vallaise, son ministre des Affaires extérieures, puis par le marquis de Saint-Marsan, successeur de Vallaise, et, au nom des Confrères de St-Amédée, par les deux prieurs, Pierre Philiquin ou Philipkin⁵ et Gaspard Bertrand, et le secrétaire général, Joseph Cocatrix, vice-châtelain de la ville de St-Maurice.

¹ Tamini et Délèze : *Vall. Chr.*, pp. 450, 173, 171, 140, 180 (où Franc est devenu par erreur François !)

² Les recensements de 1829 et 1850 vieillissent Mme Bertrand-Planche qu'ils font naître à tort en 1790 ou même 1781... Erreur de copiste sans doute !

³ Lettres de bourgeoisie chez Mme Laurent Rey, Monthey ; voir le texte en appendice.

⁴ Bourban, *Confrérie de Saint-Amédée*, op. cit., 333.

⁵ Pierre Philiquin, Philipkin, Philippekin, Philippekain, était boucher à St-Maurice (recensements) ; sa famille était originaire de Liège en Belgique (*Généal. de la famille Chevalley*, 1940).

Le Roi ayant fait répondre le 22 juin 1816 qu'il était disposé à donner sa protection et son concours à la Confrérie, si une demande officielle lui était présentée, Gaspard Bertrand remerciait le 11 juillet par la lettre suivante adressée au comte de Vallaise :

Monseigneur,

La bienveillance excessive avec laquelle Votre Excellence a daigné accueillir les démarches que j'ai pris la liberté de risquer auprès d'Elle m'enhardit de nouveau à réclamer ses bons offices et à solliciter la continuation de ses faveurs auprès du Roi, envers la pieuse Confrairie de Saint-Amédé.

Rien n'est comparable à la joie que fit naître dans notre société la lettre du 22 juin dernier, dont Votre Excellence a bien voulu me favoriser, et je n'ai pu verser de plus douces consolations dans tous les cœurs qu'en faisant part à mes collègues de ce qui en faisait le contenu.

C'est pourquoi le Conseil s'est de suite assemblé à Saint-Maurice, chef-lieu de la Confrairie, pour entrer en délibération à ce sujet, et a formé en sa séance la supplique au Roi ci-incluse que Votre Excellence voudra bien soumettre aux yeux de Sa Majesté.

Daignez, Monseigneur, agréer l'hommage respectueux de la vénération profonde avec laquelle je suis, de Votre Excellence, le très humble serviteur.

Gaspard Bertrand, prieur de Monthey.

Le voyage de la Cour en Savoie, durant l'été, retarda quelque peu la suite des négociations. Mais, le 7 septembre, Vallaise faisait connaître à Gaspard Bertrand l'acquiescement royal par ce message :

Monsieur,

Je me suis fait un vrai plaisir de mettre au pied du trône le mémoire que le Conseil de la Confrairie de Saint-Amédé a adressé au Roi. Sa Majesté, par suite de ses sentiments religieux en faveur de toutes les congrégations pieuses, veut bien prendre sous sa protection la Confrairie de Saint-Amédé, et me charge de vous informer que son intention est de contribuer aussi de son côté par une somme annuelle à son entretien. C'est avec la plus grande satisfaction que je vous annonce ces dispositions du Roi, afin que vous ayez la bonté de les communiquer à tous les membres de cette Congrégation ; et en vous priant de ne pas m'oublier dans vos prières le jour de la fête de Saint-Amédé, je vous renouvelle les assurances de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

De Turin, le 7 septembre 1816.

Le comte de Vallaise.

La joie du succès assuré éclate dans la lettre de remerciement de Gaspard Bertrand au ministre :

Monseigneur,

Je me suis empressé de faire part au Conseil de la Confrairie de Saint-Amédé de la lettre flatteuse dont vous avez bien voulu nous favoriser, en date du 7 septembre proche passé. L'on n'en connut pas plutôt le précieux résultat qu'un sentiment de la plus pieuse émotion et de la plus vive reconnaissance s'empara subitement de tous les cœurs et c'est par mon faible organe que chacun vient

ici faire éclater sa gratitude pour la bienveillance incomparable avec laquelle Sa Majesté a daigné accueillir les vœux de la Société et l'empressement plein de bonté que Votre Excellence a manifesté pour nous obtenir cette insigne prérogative. Touchés de tant de faveurs, les confrères assemblés ont décidé spontanément que, pour en conserver la mémoire, le 7 de septembre serait à perpétuité un jour consacré où la Congrégation fera célébrer un service solennel auquel tous les confrères assisteront et devront y prier pour la prospérité du Règne de Sa Majesté et de son auguste famille, sans oublier dans leurs prières le digne ministre qui a si fort coopéré à leur procurer tant d'avantages.

Voilà ce que je m'empresse de faire connaître à Votre Excellence en la suppliant de vouloir bien me comprendre dans ces sentiments et recevoir le tribut de la vénération profonde avec laquelle je suis, Monseigneur, votre très humble serviteur.

Saint-Maurice, le 26 septembre 1816.

Gaspard Bertrand, prieur de Monthey.

Les désirs tardaient cependant à se traduire dans la réalité, comme le montre une note de Gaspard Bertrand : « Notre Société ne voyant point s'effectuer les promesses dont on attendait de jour en jour l'accomplissement, je me suis décidé de risquer de nouveau la lettre suivante au ministre le comte de Vallaise », le 12 janvier 1818 :

Monseigneur,

Agité d'un certain pressentiment que Votre Excellence n'ait peut-être pas reçu la lettre que j'ai pris la liberté de lui adresser sous date du 26 septembre 1816, je viens aujourd'hui, comme faible organe de la Confrairie de Saint-Amédé, vous réitérer les sentiments de la plus vive reconnaissance pour l'empressement plein de bonté avec lequel vous avez daigné vous intéresser à elle auprès du Roi.

La lettre du 7 septembre 1816, par laquelle Votre Excellence nous informe que Sa Majesté, par suite de ses sentiments religieux en faveur de toutes les congrégations pieuses, veut bien prendre sous sa protection la Confrairie de Saint-Amédé, et que son intention est de contribuer aussi de son côté par une somme annuelle à son entretien. C'est un monument précieux dans notre Société, qui lui donne un caractère d'importance et de stabilité qu'elle ne pourrait avoir ailleurs, et qui excitera à jamais une éternelle gratitude dans le cœur de tous ses membres présents et avenir.

C'est par suite de cette juste et pieuse reconnaissance que le 8 de septembre passé nous avons célébré un service solennel pour la prospérité du règne de Sa Majesté, auquel tous nos confrères ont assisté à teneur d'un nouveau statut par lequel nous nous sommes engagés à assister à cet office qui se célébrera à perpétuité dans notre Confrairie. Voilà, Monseigneur, ce que je suis chargé de faire connaître plus positivement à Votre Excellence, et si je ne craignais le reproche que méritent ces êtres qui s'autorisent de la bonté qu'on a pour eux pour en venir à de nouvelles importunités, je la suppliais encore humblement de vouloir bien ajouter à ses faveurs celle de nous aviser du temps et lieu où notre Société pourra toucher ce qu'il plaira au Roi d'accorder pour subvenir annuellement à son entretien.

En vous demandant mille pardons de l'abus que je fais de votre bienveillance, daignez recevoir l'hommage respectueux de la vénération profonde avec laquelle je suis de Votre Excellence le très humble serviteur.

Gaspard Bertrand, prieur de Monthey.

Le retard que déplorait le bon prieur provenait sans doute de ce que le Roi avait remplacé au ministère des Affaires étrangères le comte de Vallaise par le marquis de Saint-Marsan. Le nouveau ministre envoyait bientôt un nouveau message à Bertrand :

Monsieur,

Le Roi auquel je me suis empressé de soumettre le contenu de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser le 12 de ce mois, a vu avec plaisir la détermination de la Confrairie de Saint-Amédé de célébrer à perpétuité un service annuel solennel pour la prospérité de son règne, et me charge de vous en témoigner sa satisfaction. Sa Majesté, par suite de ses sentiments religieux, voulant bien contribuer à l'entretien de cette Confrairie, ainsi qu'il vous l'a été annoncé par lettre de cette Secrétairerie d'Etat du 7 septembre 1816, les ordres avaient été donnés à son trésorier particulier de payer au fondé de pouvoir de votre Congrégation la somme annuelle de 200 francs. Comme je vois par votre lettre que ce paiement n'a pas été effectué jusqu'ici, les arriérés de 1816 et 1817 seront payés simultanément avec le subside de l'année courante. Vous voudrez bien m'indiquer la personne qui sera destinée pour le recevoir, afin que je puisse en informer M. l'avocat Duc, trésorier particulier de S. M., auquel elle doit s'adresser. Recevez en attendant les assurances de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

A Turin, le 31 janvier 1818.

De Saint-Marsan.

Le 12 février suivant, les Confrères s'assemblaient à St-Maurice et prenaient connaissance de la décision royale et désignaient pour leur fondé de pouvoir Gaspard Bertrand qui avait tant fait pour l'heureux résultat de cette négociation.

Il ne restait plus à Bertrand qu'à informer St-Marsan de l'accueil réservé à sa lettre ; il s'acquitta de ce devoir par les lignes suivantes :

Monseigneur,

Je me suis empressé de faire lecture au Conseil de la Confrairie de Saint-Amédé de la précieuse lettre qu'il a plu à Votre Excellence de m'adresser en date du 31 janvier 1818, et pour me conformer à vos ordres, je prends de nouveau la liberté de vous tracer ces lignes pour vous informer que notre Congrégation a jugé à propos de me destiner moi-même pour recevoir les subsides que Sa Majesté veut bien dans sa grande bonté accorder à notre Confrairie. Le secrétaire général d'icelle est chargé spécialement de vous instruire de cette disposition du Conseil, et de vous offrir l'hommage de la plus vive reconnaissance pour les faveurs inappréciables qui, par votre entremise, vont découler sur notre heureuse Société.

Daignez, Monseigneur, me comprendre en particulier dans ces sentiments, et recevoir l'humble tribut de la vénération profonde avec laquelle je suis, de Votre Excellence, le très humble serviteur.

Gaspard Bertrand, prieur de Monthey.

En même temps, Gaspard Bertrand s'adressait à l'avocat Duc, trésorier particulier de Sa Majesté :

Monsieur,

J'ai appris par la lettre que Son Excellence le marquis de Saint-Marsan, ministre de Sa Majesté Sarde aux affaires externes, vient de m'adresser en date du 31 janvier 1818 que les ordres avaient été donnés à Monsieur le trésorier particulier de Sa Majesté de payer au fondé de pouvoir de la Confrairie de Saint-Amédé la somme annuelle de 200 francs dont le Roi a bien voulu la gratifier. Que les arriérés de 1816 et 1817 seront payés simultanément avec le subside de l'année courante. Son Excellence m'informe encore que c'est à vous, Monsieur, qu'il faut s'adresser pour toucher ce montant. Dans la réponse que j'ai pris la liberté de lui faire, comme dans celle que lui adresse le secrétaire général de la Confrairie, nous fîmes connaître à Son Excellence que l'on m'avait chargé moi-même pour cet effet, et je ne doute pas que le Ministre ne vous eût déjà donné connaissance de cette disposition. Pour faciliter en conséquence le mode de ce paiement, je prends la liberté de vous aviser que j'ai fait traite sur vous de la somme de 600 fr. par une lettre de change que vous présentera Mons. le Procureur de l'abbaye de Saint-Maurice, ou qui vous sera présentée à son ordre. Voilà, Monsieur, ce que je m'empresse de vous faire connaître, en vous priant de vouloir m'excuser et m'honorer d'une réponse.

Je suis avec les sentiments de la considération la plus distinguée, votre très humble serviteur.

Gaspard Bertrand, prieur de Monthey.

Hélas ! le chanoine Maret ¹, de l'Abbaye de St-Maurice, qui représentait à Turin les intérêts de la Confrérie St-Amédée, annonçait le 17 avril 1818 qu'il n'avait reçu que 300 fr. au lieu des 600 escomptés, les lettres de Vallaise à Rambaud, trésorier du Roi, le 9 septembre 1816, et de Saint-Marsan à Duc, le 5 mars 1818, indiquant que la rente royale ne commençait à courir que du 1 septembre 1816.

Malgré cette déception, Gaspard Bertrand avait remporté un beau

¹ Etienne-Joseph-Gédéon Maret (1787-1864), ordonné prêtre 1815, poursuivit ensuite à l'Université de Turin ses études de théologie et surtout de droit civil ; de retour à St-Maurice, il fut professeur de théologie, puis prieur 1823-27 ; il desservit ensuite les cures de Finhaut 1827-35, d'Outre-Rhône 1835-36, enfin de Salvan 1836-63 ; † 9 octobre 1864 à l'Abbaye. Cf. P. Gard, *Clergé de Bagnes*, 71 ; L. Dupont Lachenal, *Prieurs de l'Abbaye*, in *Echos de St-Maurice*, mars 1940, p. 72. Ses connaissances juridiques, son goût de l'action, son amour du peuple, le firent prendre position en faveur de Vérossaz contre St-Maurice en 1821 (E. de Cocatrix, *La séparation de Vérossaz*, in *Ann. val.*, 1^{re} série, février 1922, p. 16) et du Bas-Valais contre le Haut en 1831-32 (J.-B. Bertrand, *Le chanoine J.-J. Blanc*, in *Ann. val.*, 1^{re} série, 1924, pp. 47-48 ; du même, *Au berceau de la presse valais.*, in *Ann. val.*, 2^e s., 1931, p. 35 ; du même, *La Régénération val.*, in *Ann. val.*, 2^e s., 1941, p. 178). En janvier 1821 déjà, l'abbé Amstaad, professeur et préfet du Collège de St-Maurice, signalait Maret comme professant des « opinions libérales » (L. Boucard, *L'Ecole primaire en Valais*, 1938, p. 264) ; l'élection du chanoine François de Rivaz au Siège abbatial de St-Maurice en 1822 fut ressentie comme un « échec du parti Maret » (*ibid.*, 265).

succès. Il fit dresser pour la Confrérie une copie notariée des pièces échangées, dont il conserva par devers lui les originaux¹.

Les recensements nous donnent encore sur Gaspard Bertrand² quelques indications qui confirment la situation assez aisée que dénotaient déjà son contrat de mariage et sa réception à la bourgeoisie de Monthey. En 1829 il figure comme propriétaire et rentier ; toutefois, en 1837, nous le rencontrons comme marchand, mais il reparaît comme rentier en 1846 et comme propriétaire de biens-fonds en 1850³.

Alliances

La même année que Gaspard épousait Mlle Planche, l'une de ses sœurs, Marie-Cécile-Rosine, ou Roselyne, devenait, le 19 août 1806, Madame Alexis Wolff et entrait dans une vieille famille sédunoise. Des prénoms qu'elle avait reçus, le premier et le dernier provenaient d'une sœur aînée morte à neuf ans et avaient été donnés encore plus haut à une tante. Jules Bertrand était sensible à la grâce de son arrière-grand'tante, telle qu'elle se dégage d'un portrait de Mme Wolff-Bertrand conservé à Sion chez Mlle Marie-Louise de Riedmatten.

M. et Mme Alexis Wolff devaient être les parents du Général Edouard-Alexis-Joseph Wolff⁴, qui s'illustra au service de Naples.

Une sœur cadette de Mme Wolff, Marie-Julie-Patience Bertrand, née en 1795, épousa François Delacoste, fils de Claude-François de la Coste qui s'était établi vers 1760 à Sion, ce qui ne l'empêchait pas de devenir en 1804 maire de Morillon en Savoie, son village d'origine. François fut reçu communier de Saxon en 1806, puis bourgeois de Monthey en 1817 ; la Diète lui accordait en mai de la même année la nationalité valaisanne. Tour à tour secrétaire du Bureau de liquidation

¹ Sur toute cette affaire, voir Bourban, *Confrérie de Saint-Amédée*, op. cit., 333-345.

² J.-B. Bertrand, *Commerce, industrie et artisanat en Valais*, op. cit., p. 539, indique Gaspard Bertrand comme tanneur à Monthey, où il se fit « une situation enviable », vers la fin du XVIII^e siècle. Il y a là sans doute une confusion avec Pierre-Joseph Bertrand, d'Abondance, qui, de fait, fut tanneur à Monthey et acquit une certaine aisance, ainsi qu'en témoignent les actes de sa naturalisation en 1817. Nous n'avons pas trouvé que Gaspard Bertrand fût aussi tanneur. De plus, l'un et l'autre vivaient dans la première moitié du XIX^e siècle.

³ Des portraits de Gaspard Bertrand et de son épouse existent chez Mme Laurent Rey, à Monthey.

⁴ Alm. Gén. Suisse, VI, 788 ; Bertrand, *Valaisans au service de Naples*, in Alm. du Valais, 1920, 44 ; P. de Rivaz, *Le Général Wolff*, in Ann. val., 2^e série, mars 1934, pp. 224 sq.

du gouvernement valaisan en 1817, puis commissaire des guerres, on le trouve ensuite officier à Naples où il est trésorier au 3^e Régiment suisse. De 1839 à 1843, il fut Conseiller d'Etat et administra avec bonheur les finances publiques, domaine dans lequel il excellait ; il fut encore, de 1843 à 1844, président du Dižain de Monthey, où il avait succédé à Pierre-Louis Du Fay (1768-1843), mais les événements politiques de 1844 le rendirent à la vie privée. Mme Delacoste-Bertrand avait une santé délicate ; au printemps 1812, son frère Benjamin, qui devait périr peu après en Russie, écrivait de Marienwerder en Prusse à son autre frère Gaspard :

J'ai appris avec peine que ma bonne sœur Patience gardoit le lit depuis quelque temps. Je desir quelle se retablisce au plutôt ; dit lui bien des choses aimable de ma part jusqu'a ce que j'eue le plaisir de lui ecrire.

Elle ne devait hélas ! plus vivre longtemps¹. Devenu veuf, François Delacoste² se remaria avec Mlle Marie-Madeleine de Vantéry.

Officier de la Grande-Armée

Nous avons déjà nommé François-Benjamin, frère du notaire Adrien de St-Maurice, du prieur Gaspard de Monthey, de Mmes Wolff et Delacoste.

En 1810 le Valais est annexé à l'Empire français et reçoit le nom de Département du Simplon ; il ne recouvrera son indépendance que dans les derniers jours de 1813, après le départ précipité par Vallorsine, le jour même de Noël, du comte de Rambuteau (1781-1869), second et dernier préfet français. Durant ces trois ans, l'Aigle exigea le lourd tribut du sang. A cet impôt, la famille Bertrand donna sa part en la personne de François-Benjamin, mort en Russie à 29 ans.

Une lettre du 27 mars 1812, que Mme Laurent Rey a bien voulu nous communiquer par M. Jean Marclay, nous montre Benjamin quelques jours avant le départ pour la Russie ; il est alors à Marienwerder sur la Vistule, au sud-est de Dantzig. C'est là que viennent de le rejoindre à la fois une lettre de son frère Gaspard, datée du 18 avril, et une

¹ La dernière sœur cadette de Mmes Wolff et Delacoste, Catherine Bertrand, est citée dans le recensement de 1802 ; mais nous la perdons ensuite de vue.

² Cf. *Courrier du Valais*, 1851, no 21 ; *Patrie Suisse*, no 915, 1927 ; J.-B. Bertrand, *La Régénération val.*, in *Ann. val.*, 2^e s., 1941, pp. 214, 216 (où l'auteur donne les dates suivantes : naissance 1792, Conseiller d'Etat 1840-42) ; renseignements de M. Jean Marclay d'après les registres paroissiaux et les papiers de Mme Laurent Rey.

de sa belle-sœur, Mme Julienne Bertrand-Planche. Celle-ci se plaint du long silence où l'absent laisse les siens, mais il se défend, car s'il n'a pas écrit depuis son départ de Wesel en Westphalie, c'est qu'il n'en a vraiment pas eu le temps, et « un moment de silence » ne doit pas faire douter de ses sentiments. Lui aussi, d'ailleurs, a été privé pendant plusieurs mois de nouvelles de la famille.

Les communications sont lentes. Il avait adressé son testament olographe à son frère Gaspard, mais celui-ci ne l'a pas encore reçu.

... Il éprouve un bien long retard dans la route. Pour prévenir le malheur de le perdre, je t'envoie un autre écrit sur du papier commun, que tu sera obligé de faire contrôler à la place du Timbre... Si toute fois l'autre se retrouve, il faut que tu le préfères à celui-ci, les formalités étant mieux suivies, et brûler celui-ci pour éviter du désagrément par la suite.

Ce soldat se souvient qu'il est d'une famille de notaires ! De fait, le premier document, daté de Wesel, le 25 mars 1812, finit par arriver et a été conservé selon le désir du testateur. Voici d'ailleurs cet acte, intéressant à plus d'un titre :

TESTAMENT OLOGRAPHE

Je soussigné Benjamin Bertrand, Lieutenant des Carabiniers dans le premier Bataillon du 11^e Régiment d'infanterie légère, en garnison à Wesel, Département de la Roer¹, âgé de vingt huit ans, fils de légitime mariage de Louis Benjamin Bertrand, Propriétaire à St Maurice, Département du Simplon, et Marie Joseph Varronier, de la Commune de Varrone, Département du Simplon.

Empire Français.

Désirant régler tout intérêts quelconques qui peuvent m'appartenir de la succession de ma mère et de feu mon grand oncle Jean de Badenthal décédé à Vienne en Autriche, tant en bien immeuble que bien meuble. Par le présent Acte de dernières Volontés, Conformément au Chapitre cinq des dispositions Testamentaires du Code Civil sur la forme des testaments, Article neuf cent soixante dix, je fais le présent Testament Olographe, que j'écris en entier, daterai et signerai, de ma propre main, par le quel étant sient² de corps et d'espris, librement et bien volontairement, je nomme, j'institue pour mes seuls héritiers de mes biens présents et avenir, Savoir, mon frère Gaspard Bertrand domicilié à Monthey, Département du Simplon, pour seul héritier particulier de la moitié de tous mes biens, présent et avenir, ainsi que tous mes biens meuble, quelconque. Ma Sœur Patience Bertrand, Epouse de François Delacoste, propriétaire à Monthey, Département du Simplon, pour la seule héritière du quart de mes biens présents et avenir ; le quart qui doit venir de drois à mon père, Louis Benjamin Bertrand, sera partagé entre mon susdit frère Gaspard Bertrand, et ma susdite sœur Patience Bertrand, si les Contrats que mon père a fait avec ses Enfants, lui empêche à jouir des drois que lui accorde la Loi, pour en jouir à leur plaisir et volonté.

Fait à Wesel le Vingt cinq Mars mille huit cent douze.

B. Bertrand.
Lieut.

¹ Ruhr actuelle.

² Pour *scient*, connaissant.

Dans sa lettre du 27 mai, il apportait une variante, donnant à son frère Gaspard et à sa belle-sœur Julienne un quart de sa fortune à chacun, « ce qui fait que vous avez, leur dit-il, la même pretantion sur mes biens ». S'il n'a pas fait une part à son neveu Adrien-Benjamin, qui aura bientôt huit ans, fils du notaire Jacques-Adrien défunt, c'est « dans la crainte qu'il vienne à mourir et que le bien retombe à sa mère » et sorte ainsi de la famille. Mais le testateur précise bien sa pensée :

Je t'ai donné sa part, dans l'intention que tu ne lui laissera pas manqué de rien et que tu lui procurera une bonne Education. Mon intention est aussi que tu donne les moyens nécessaire à mon filieul François Julien Donet de Choez, pour qu'il puisse apprendre un Etat, comme Tailleur, Menuisier, Charon, etc., lorsqu'il sera susceptible de pouvoir travailler. Je te recommande aussi beaucoup sa pauvre Jeanne dans ses vieux jours, il faut que tu te rappelle des peines quelles s'est donnée pour elever ta femme¹ et tes enfans ; quant au reste, je n'ai rien à te recommander que de l'amour et de l'amitié pour ta femme et tes enfans, n'epargne rien pour leur Education.

On sent combien, malgré la distance, le cœur de l'officier qui guerroye au loin est attaché à toute sa famille. Il s'inquiète de la maladie de sa sœur Patience, femme de François Delacoste ; il se réjouit du rétablissement des enfans de son frère Gaspard qui étaient malades, et il aurait beaucoup de plaisir à « faire la connaissance de ta petite jumelle », Marie-Joséphine, née le 21 octobre 1811 (l'autre jumelle, Julienne-Domitille, n'avait vécu que onze jours ; Marie-Joséphine la suivra le 22 août 1812). L'émotion le presse : on dirait qu'il pressent sa mort prochaine :

Je te dit tout ceci par la presente, car c'est peut être la dernière que j'aurai le plaisir de t'écrire. Nous nous attendont tous les jours a partir pour aller trouver les Russes a 15 a 20 journée d'ici ; j'espere cependant que vous me donnez encore une fois de vos nouvelles avant ce temps-là.

Tu ne sera pas etonné de mon grifonage lorsque tu apprendra que je suis passé Capitaine, et que l'on m'a remi une Compagnie entre les mains, qui ne me laisse pas un moment de repos ; la comptabilité de cette Compagnie est si male en ordre que je n'ai saisse d'y travailler pour la remettre un peu au jour ; je puis t'assurer quelle me donne du souci avec un Colonel aussi rigide que le notre. Il faut esperer que tout ira mieux par la suite.

Après l'annonce de sa promotion et de ses inquiétudes, le capitaine tient encore à préciser quelques intentions :

J'ai remi à Mr le Capitaine Dumaye un billet de Trois cent franc qu'il m'a fait le plaisir de me preter et que tu remboursera à Madame son Epouse à la presentation de son billet.

¹ N'oublions pas que la femme de Gaspard Bertrand, née Julienne Planche, était fille de Jean-Michel Planche allié à Petronille Donnet.

Je t'envoie mon Testament decacheté pour que tu puisse savoir le contenu, tu aura soin de le fermer avec une oublie [?] quand tu l'aura lû ; je te le re-pette, deschire celui-ci si tu retrouve l'autre, comme je ne doute pas.

Nous sommes ici logé dans des vilage bien miserable où l'on ne trouve pas même de la bonne bierre a boire. J'éprouve un fameux changement, dans la maniere de vivre au Nord et au Midi et encore plus a celle de chez toi¹, je pense souvent aux bon fricot que la bonne mama² me fesoit ; presente lui mes respects et prie la de se rapeller du pauvre Benjamin. Bien des choses a mon frère François Delacoste³ ; il y a longtemps que je n'ai reçu de ses lettres. Il est vrai que je suis actuellement dans un pays un peu éloigné, ou il fait bien froid, il a gelé ces deux mois passé tous les jardins et les arbres en fleur. Je te recommande de la prudence avec cette lettre et le Testament. Adieu, embrasse ta mama, ta femme, tes enfans, Patience et Mr Delacoste pour moi, et crois a un parfait attachement de ton devoue frere

Benjamin

P. S. Pour que tes lettres me parviennent plutôt, adresse lés à Mr Bertrand Cap.e de la 2.e Comp.e du 3.e Bat.on du 11.e Regim.t d'inf.lie legere dans la 2.e Division du 2.e Corps de la Grande Armée.

Notaire et gentilhomme campagnard

Le frère aîné du capitaine Benjamin, le notaire Jacques-Adrien Bertrand (1781-1805) était mort à 24 ans, après moins de trois ans de mariage. Il avait laissé un fils dont la santé devait donner de l'inquiétude, puisque dans sa huitième année, son oncle officier n'était pas sûr qu'il vive ; nous avons vu, d'ailleurs, qu'il recommandait cet enfant à son frère Gaspard, qui devait lui procurer une bonne éducation et ne le laisser manquer de rien. L'enfant vécut, grandit, continua la famille à St-Maurice : ce fut Adrien-Benjamin (1804-1868). Par son mariage (1826) avec Mlle Aglaë de Quartéry⁴, il fut beau-frère de l'avocat Joseph-Hyacinthe Barman qui joua un rôle en vue dans la politique et même la diplomatie, puisqu'il fut tour à tour député aux Diètes cantonale et fédérale, président de la Constituante de 1839 et du 1^{er} Grand-Conseil en 1840, enfin ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris⁵. Adrien-Benjamin était en 1829 sous-lieutenant au 3^e Bataillon⁶.

¹ L'aisance dont jouissait Gaspard faisait régner dans sa maison une heureuse existence.

² Sans doute la mère de Mme Gaspard Bertrand.

³ Son beau-frère.

⁴ Mlle de Quartéry était fille de Gaspard-Melchior de Quartéry et de Marie-Patience de Preux ; Melchior de Quartéry se remaria avec Sophie de Chaignon, qui lui donna Célestine, femme du Dr J.-H. Barman.

⁵ J.-B. Bertrand, *Les trois Barman*, in *Confédéré*, 6 mai 1936, et tiré à part.

⁶ Recensement de 1820. Le cadastre de 1830 dit : sous-lieutenant dans l'Elite.

Il possédait en 1830 divers biens indiqués au cadastre de St-Maurice : un jardin derrière sa maison, une vigne en l'Arziller, une vigne et un pré au Bois-Noir, ainsi qu'un fonds à Vérossaz provenant de son oncle Benjamin mort en Russie ; il occupait encore des « portions » bourgeoises à St-Laurent et à Vérollez.

« Les troubles politiques et religieux qui agitèrent la période de 1830 n'empêchaient pas la vie à St-Maurice d'être monotone et rangée, et ses habitants se donnaient calmement à leurs petites affaires. Ni chemin de fer, ni électricité, ni téléphone, aucun développement du côté du midi n'avaient encore transformé et modernisé la petite ville ¹. » Si l'on en croit un témoignage ², « au milieu de la lutte engagée par la revendication des droits politiques dans le Bas-Valais », le notaire Adrien Bertrand se serait plutôt tenu à l'écart ; nous le trouvons cependant revêtu de diverses fonctions officielles, juge au Tribunal correctionnel (1837), secrétaire du Conseil de la Ville (1846), puis conseiller (1850), sous-préfet (1848-57), greffier du Tribunal du district (1851-54) ³.

Byzance eut ses Verts et ses Bleus ; au Valais, « grippieux » et « ris-toux » étaient aux prises. Entre eux, le Dr Emmanuel Ganioz ⁴ lança le 5 septembre 1846 un nouveau *Journal Valaisan* hebdomadaire, qui fut intitulé *l'Observateur*. Le Dr Ganioz le signa jusqu'au 16 janvier 1847 en qualité de « gérant provisoire » ; le même numéro annonçait que toutes demandes et réclamations devaient être désormais adressées à M. le Commandant de Nucé à Sion, avis qui était répété huit jours après ; à partir du 23 janvier 1847, le notaire Jean-Marie Reynard ⁵ fut

¹ L. Revaz, *M. le Chanoine Auguste Bertrand*, in *Echos de St-Maurice*, novembre 1922, p. 122. Nous empruntons à cette source, ainsi qu'aux aimables communications de M. Adrien Bertrand-Rey, la plupart des renseignements sur M. et Mme Bertrand-de Quartéry.

² *Ibid.*, 122.

³ L. Revaz le dit (p. 122) « conseiller, sous-préfet, préfet en 1847, vice-président du tribunal, etc. » ; le recensement de 1846 le trouve propriétaire et secrétaire du Conseil et le recensement de 1850 (qui, par ailleurs, fixe par erreur sa naissance en 1794) le dit propriétaire, rentier et conseiller. M. André Donnet, directeur de la Bibliothèque et des Archives Cantonales, a bien voulu consulter les *Annuaire de l'Etat* : Adrien Bertrand y paraît uniquement comme sous-préfet de 1848 à 1857. Ses comptes, conservés par son petit-fils, M. Adrien Bertrand-Rey, notent ses émoluments de juge en 1837 et de greffier en 1851, 1852 et 1854.

⁴ Emmanuel Ganioz (1802-1847), originaire de Martigny, établi à Sion, Dr en droit, député au 1er Grand-Conseil (1840) et à la Diète fédérale (1843-44), secrétaire d'Etat (1844-45). Cf. DHBS, III, 319 ; J.-B. Bertrand, in *Ann. val.*, 2e s., 1931, p. 40, et 1940, pp. 100-103, 213, 217.

⁵ Jean-Marie Reynard (1809-1871), notaire, président de Savièse (renseignements de M. A. Wolff).

le gérant définitif et le demeura tant que dura le journal. Celui-ci, tiré d'abord sur les presses de Louis Advocat à Sion, fut imprimé chez Etienne Ganioz, du 19 décembre 1846 au 13 mars 1847 ; dès le 20 mars, il faisait retour chez Louis Advocat¹. Si l'on en croit Louis Courthion², suivi par Pie Philipona³, derrière les gérants, derrière les imprimeurs, il y avait dans la coulisse le Dr Grillet⁴, qui avait auparavant dirigé le premier *Courrier du Valais* né et mort en 1843.

L'*Observateur* menait contre la Droite alors régnante une opposition modérée et cherchait à grouper les esprits mesurés et conciliants des deux partis. En tête du 1^{er} numéro, le journal énonce son programme :

Nous tâcherons de rallier autour du drapeau de la saine démocratie, si souvent calomnié sous la dénomination de juste-milieu, les individus chancelans, trop faciles à s'abandonner au premier flot, ceux qui ne demandent qu'à connaître la vérité pour la suivre, enfin ceux qui désirent avant tout le bien général et ne cherchent que la voie qui peut y conduire. Ils y trouveront déjà groupés les citoyens les plus honorables, et quand ils demanderont ce que signifie cette bête fauve dite le *juste-milieu*, on leur répondra : ce n'est pas un parti, c'est un sentiment du juste et de l'utile, dont l'élément est la légalité, c'est le principe de la pure et sage démocratie dépouillée de ses alliages, qui confie tout à la loi et à la possession des convictions. Le juste-milieu est un non-sens quand

¹ L'imprimerie Advocat, citée jusqu'en 1844 par L. Imhoff, *Chronologie des imprimeurs du Valais*, in *Ann. val.*, 2^e s., 1940, p. 24, a donc fonctionné au moins jusqu'au début de 1848. M. Imhoff indique l'imprimerie Ganioz de 1845 à 1856.

² L. Courthion (cf. DHBS, II, 598), *Histoire de la presse valaisanne*, in *Wissen und Leben*, Zurich, 1911, 15 mars, pp. 846-855 ; 1 avril, pp. 43-56 ; 15 avril, pp. 134-141. L'*Observateur* est rappelé pp. 50-51.

³ P. Philipona (cf. DHBS, V, 283), *Histoire de la presse valaisanne*, in *Le Livre des Editeurs de Journaux suisses, 1899-1924*, Zurich, 1925, pp. 1154-1155.

⁴ Charles-Hyacinthe Grillet, originaire d'Ognions en Savoie, étudiant en médecine à Vienne (Autriche), où il noua des relations avec la famille des princes de Metternich, puis à Berlin, où il conquist le doctorat en médecine (chirurgie), établi à Sion, mort à Loèche-les-Bains le 25 juillet 1867, mena de front une carrière politique et littéraire avec la pratique de son art. En 1841, il publia une brochure sur les *Sources de Loèche*, qui eut plusieurs éditions ; il écrivit des articles sur des questions d'hygiène dans l'*Almanach du village* (1840-42) et de nombreux travaux scientifiques. Directeur du *Courrier du Valais* en 1843, il réorganisa la même année la Société valaisanne de médecine. Reçu citoyen valaisan par le Grand-Conseil unanime, il fut lui-même député au Grand-Conseil, puis au Conseil des Etats (1848-50), conseiller municipal de Sion dès 1848, président de la ville de Sion à deux reprises (1850 et 1852) ; dans ces dernières fonctions, il s'occupa particulièrement d'urbanisme. Outre le *Courrier du Valais* et l'*Observateur*, Grillet collabora au *Confédéré*. Partisan des Sociétés de secours mutuel, il créa la section sédunoise de cette association ; il était aussi membre de plusieurs sociétés savantes et président de la Commission cantonale de santé. De 1853 à 1859, il fut encore professeur de littérature française au Collège de Sion. Cf. DHBS, III, 552 ; J.-B. Bertrand, *Santé et Médecine en Valais*, in *Ann. val.*, 2^e s., 1939, p. 650 ; J.-B. C. in *Confédéré*, 1867, no 60 ; L. Kern, *Repertorium über die Verhandlungen der Bundesversammlung der schweizerischen Eidgenossenschaft*, I, 323 ; J. Zimmermann, *Histoire du Collège de Sion*, tableau annexe.

tout respire l'ordre dans la république, mais il reprend une signification vivace dès qu'il est débordé par les passions et qu'il est forcé de marcher entre des extrêmes.

Les promoteurs assurent qu'ils n'ont de haine contre personne, mais ils ne s'illusionnent pas sur le succès de leur feuille :

Nous ignorons quelle sera sa destinée : le souffle de l'automne la jaunira-t-il dès son printemps¹ ; un pied jaloux la voudra-t-il fouler avant que le vent du nord l'ait flétrie et détachée de son rameau ? La calomnie, nous en sommes presque sûrs, s'attachera à nos pas, dénaturera notre pensée, proscriera nos colonnes et nos lecteurs, et criera au tribun séditieux qui déjà s'apprête à provoquer à la révolte. Nous lui opposerons tout ce que Dieu nous a donné de force et d'énergie pour persévérer dans notre généreuse résolution ; notre égide sera dans cette devise : *Bien faire et laisser dire*.

En feuilletant l'*Observateur*, on y trouvera ce même désir de concorde civique exprimé sous des titres comme ceux-ci : *Paix aux hommes de bonne volonté* ou *Nécessité de la Conciliation et moyens de l'obtenir* ; on y trouvera « certaine recette de tisane contre le fanatisme outré où figurent entre autres une livre de charité ardente, une once de franchise et un grain de douceur dite juste milieu² ».

Le notaire Adrien Bertrand soutenait ce mouvement ; son petit-fils et homonyme, M. Adrien Bertrand, nous dit qu'il y collaborait par des articles où il se faisait remarquer par sa grande indépendance.

Mais il n'est pas avisé de prêcher la concorde à des gens qui préfèrent la bagarre. L'*Observateur* en fit l'expérience en suscitant la défiance de part et d'autre et en attirant à ses fidèles le qualificatif de « mitoux » qui désigna quelque temps ce tiers parti ou parti du milieu. Le dernier numéro parut le 9 février 1848, faisant place dès la semaine suivante, le 16, au *Journal du Valais*³.

Un peu poussé par les événements, le notaire Adrien Bertrand construisit en territoire vaudois, entre Bex et St-Maurice, sur un fonds provenant de sa femme (les Quartéry possédaient de grandes propriétés à Sous-Vent) une maison de campagne qu'il appela d'abord *Mon*

¹ N'oublions pas que le journal est lancé en septembre 1846.

² Courthion, *l. c.*

³ L'article de Courthion cité plus haut indique le 16 février 1847 au lieu du 16 février 1848 : c'est une faute de distraction, qui a malheureusement passé dans l'ouvrage de Philipona. L. Imhoff, *Chronologie des Journaux politiques valais.*, in *Ann. val.*, 2^e s., 1940, p. 57, indique la fin de l'*Observateur* en décembre 1847 ; L. Meyer, *Die periodischen Walliser Drucksachen im XIX. Jahrhundert*, in *Travaux statistiques du Canton du Valais*, 1907, p. 466, et J.-B. Bertrand, in *Ann. val.*, 2^e s., 1931, p. 40, comptent 63 nos parus en tout, en 1846-47. En réalité, l'*Observateur* dura du 5 septembre 1846 au 9 février 1848.

Rocher, parce qu'il la bâtit sur un monticule, puis *Mon Ermitage*, parce qu'il la préférait à son bureau de St-Maurice¹. Dans le domaine, Mme Bertrand-de Quartéry tenta la culture du ver à soie², et pour ce motif la propriété fut plus tard connue sous le nom des *Mûriers*.

Mgr Bagnoud était un intime ami du notaire Adrien Bertrand, comme il l'était aussi de son beau-frère le Dr Hyacinthe Barman; celui-ci, alors président du Grand-Conseil, salua avec joie l'union de l'Evêché de Bethléem à l'Abbaye d'Agaune en 1840 et eût même souhaité la formation d'un diocèse bas-valaisan particulier³. Mgr Bagnoud était un habitué de Sous-Vent, où il se rendait d'ordinaire le jeudi, seul ou accompagné de chanoines. Parfois, des classes entières de collégiens y venaient aussi, avec leur professeur, se régaler de cerises au printemps ou de pommes en automne⁴.

La vie de la famille Bertrand, à Sous-Vent, ne manquait pas d'agréments, partagée entre les visites de nombreux parents et amis de St-Maurice, de Sion, de Monthey, les occupations agricoles, la peinture et la musique pour lesquelles M. Adrien Bertrand avait d'heureuses dispositions⁵.

Le romancier vaudois Urbain Olivier⁶ fit, en novembre 1847, campagne avec les troupes confédérées qui entrèrent en Valais, le lundi 29 novembre dans l'après-midi. Il note les étapes de la marche d'Ollon à Dorénaz, et, après Bex, « voici, dit-il, la maison Bertrand, charmante "campagne", avec une jolie maison bâtie sur un bloc de rocher, à cent pas de la route; les flancs de cette forteresse en miniature sont plantés de vigne et bordés de sentiers, avec un kiosque dans lequel on voit des dames qui nous regardent passer⁷ ».

Deux enfants ne firent qu'apparaître sur terre. Les autres — cinq — fréquentaient l'école primaire ou le collège de St-Maurice; leur mère

¹ Revaz, 122.

² Revaz attribuait cet essai à son mari, mais M. Adrien Bertrand-Rey nous a fait savoir que cette tentative était le fait de Mme Bertrand-de Quartéry.

³ J.-B. Bertrând, *Les trois Barman*, l. c. Le Dr Barman fit en 1841 au nom du Conseil d'Etat la visite du Collège de St-Maurice et déposa un rapport très favorable; cf. P. Bourban, *L'Enseignement à St-Maurice*, 1896, pp. 99-101.

⁴ Revaz, 123.

⁵ *Ibid.*, 122. Deux fusains de M. et Mme Bertrand-de Quartéry, de la main d'Adrien Bertrand, sont conservés chez son petit-fils M. Adrien Bertrand-Rey, à St-Maurice. Celui-ci possède encore un autre portrait de son grand-père.

⁶ Cf. DHBS, V, 188.

⁷ Urbain Olivier, *Campagne de Bâle et Sonderbund*, journaux de route publiés par Frank Olivier (son petit-fils), Lausanne, Rouge, 1943, p. 231.

(Mgr Paccolat témoigna plusieurs fois de sa piété) accompagnait ses enfants de Sous-Vent au pont du Rhône et assistait à la messe que célébrait un capucin dans la chapelle qui occupait le premier étage d'une tour carrée à l'entrée vaudoise du pont. Les enfants acquittaient le droit de péage qui existait encore : un kreutzer ou un demi-batz ¹.

Parmi les colons et missionnaires

De tous les enfants de M. et Mme Bertrand-de Quartéry, celui dont le souvenir demeurera le plus durable fut Auguste.

Il fut un excellent élève des Collèges de St-Maurice et de Sion ², ainsi qu'en témoignent les nombreux volumes qu'il conquiert, reliés en cuir et portant le nom du Collège avec la mention *Respubl. Valles. bene meritis*. Durant son passage à Sion, il logeait dans la famille de son grand-oncle, l'ancien bourgmestre Alexis Wolff ³. A vingt ans, en 1852, il demande et obtient son admission à l'Abbaye, où il fait profession le 20 septembre 1853. La mort de sa mère, dix-huit mois plus tard ⁴, lui cause une douleur profonde qui se manifeste dès lors par de nombreuses allusions dans sa correspondance.

A la même époque (mars-avril 1855), l'Abbaye se décidait à accepter l'invitation que lui avait adressée en juillet précédent l'Evêque d'Alger, Mgr Pavy, désireux de voir les chanoines diriger dans son diocèse l'orphelinat de Medjez-Amar. En cette année, Mgr Bagnoud prit plusieurs fois la mer pour se rendre en Algérie ; il partait le 6 août pour la troisième fois, et était alors accompagné des chanoines Bruchon ⁵

¹ Revaz, 123. Cf. J.-B. Bertrand, *Le Château de St-Maurice*, in *Ann. val.*, 2^e s., 1938, 448-451, *Péage et chapelle du pont*. Cette chapelle fut démolie avec la tour dans la semaine qui suivit l'entrée des troupes fédérales en Valais en 1847. Cf. U. Olivier, *op. cit.*, 232 ; G. Revaz, *La chapelle du Trétien*, in *Echos de St-Maurice*, 1930, p. 40.

² Il suivit à St-Maurice les cours de l'Ecole française (ou commerciale) de 1842 à 1844, puis les cours littéraires de 1844 à 1850. Le lycée ayant été supprimé de 1848 à 1858 à St-Maurice (P. Bourban, *L'Enseignement à St-Maurice*, 110-111, 118-119 ; D. Imesch, *Geschichte des Kollegiums von Brig*, 78 ; J. Zimmermann, *Histoire du Collège de Sion*, 150), Auguste Bertrand le fit à Sion de 1850 à 1852.

³ Revaz, 123. En réalité, le bourgmestre était mort en 1844 et le jeune Bertrand se trouvait auprès de sa grand'tante, Mme Wolff-Bertrand, qui mourra en 1859.

⁴ L. Revaz l'indique le 27 avril 1855 ; il s'agit en réalité du 27 mars 1855 (registre par.).

⁵ François-Marie Bruchon, né à St-Maurice d'une famille originaire du Chablais, était petit-neveu de Jean-Antoine Bruchon, né à La Touvière près d'Evian, ordonné prêtre 1749, vicaire à St-Maurice 1752, curé de Massongex 1767-† 1787

et Vanel¹, prêtres, et du jeune chanoine Bertrand, encore diacre.

Une note de la main de Mgr Bagnoud², résume avec précision cette aventure extraordinaire :

Auguste Bertrand, Bourgeois de St-Maurice, né le 30 août 1832³. Profès le 20 septembre 1853. — Sous-diacre le 29 juin 1855. Diacre le 1^{er} juillet même année. Ordonné prêtre le 4^e dimanche d'août, 26, à Mdjez-Amar, dispense de 12 mois et 4 jours⁴. Il a dit sa première messe à Bône le jour de S. Augustin, à l'autel du saint Fondateur élevé tout près des ruines de l'Eglise de la paix où il a prêché si souvent et ce même jour il fut pris de la fièvre. — Il resta 15 jours au lit à la cure de Guelma. Il revint en Europe par le bateau du 10 décembre, sur l'*Egyptus* qui faillit faire naufrage ; 7 personnes ont péri. Il a gardé la fièvre pendant 18 mois. En 1856 il fut nommé Econome, mais il ne put fonctionner qu'au mois de juillet 1857. — En 1858, Professeur des Novices et Père Maître.

Le chanoine Bertrand a donc reçu l'ordination sacerdotale sur cette terre d'Afrique illustrée jadis par le grand Augustin dont il portait le nom, et il l'avait reçue des mains de Mgr Bagnoud⁵ qui le bénissaient enfant à « Mon Rocher »⁶. Peut-être aussi le patronage de François-

(Rebord et Gavard : *Dict. du Clergé de Genève-Annecy*, I, 121 ; Tamini et Délèze, *Vall. Chr.*, 425 et 171 ; Boccard, Notes manuscrites de l'Abbaye). François (1808-1867), chanoine de St-Maurice, profès 1833, prêtre 1837, était vicaire à Salvan lorsqu'il fit avec Nicolas Delex, de Mex, la première ascension de la Cime de l'Est des Dents du Midi, le 16 août 1842 (récit par le chanoine Bruchon, in *Gazette du Simplon*, 1842, no 19 ; chanoine Chr. Zarn, in *Echos de St-Maurice*, juillet 1942 ; R. Coquoz, *ibid.*, août-septembre 1942 ; J.-B. Bertrand, in *Confédéré*, 1942, nos 93 et 94). Après l'échec de la mission de Medjez-Amar, à laquelle il avait participé, F. Bruchon quitta l'Abbaye (lettres du chanoine Bruchon, in *Courrier du Valais*, 1856, nos 102 et 114) et entra dans le clergé séculier. Il mourut accidentellement dans sa famille.

¹ Pierre-Joseph Vanel (1817-1863), né à Lugrin en Chablais, chanoine de St-Maurice, profès 1846, prêtre la même année, vicaire à Bagnes 1848-54, administrateur de Port-Valais 1854 (Gavard et Rebord, *Dict. du Clergé*, II, 759), missionnaire à Medjez-Amar. Après l'échec de cette mission, il se sépara de l'Abbaye et fut sécularisé en 1859.

² Dans le *Catalogue des Chanoines*, manuscrit (à l'Abbaye de St-Maurice).

³ F.-M. Bussard, *La coopération de l'Abbaye de St-Maurice à l'œuvre missionnaire*, in *Echos de St-Maurice*, février-mars 1935, p. 68, et tiré à part, a lu par erreur : né le 30 avril 1832 ; le *Catalogue des Chanoines* dit bien le 30 août 1832. L'enfant fut baptisé le jour même (registres par.) et reçut le prénom d'Auguste, déjà donné à l'un de ses oncles à la mode de Bretagne né à Monthey en 1813, et ceux de François-Xavier.

⁴ Bussard, *l. c.*, a lu 11, mais il s'agit bien de 4, Auguste Bertrand étant né le 30 août.

⁵ L'Evêque d'Alger avait accordé l'autorisation nécessaire à Mgr Bagnoud par une lettre du 13 août où il lui disait : « Ordonnez le Religieux que vous avez amené, Monseigneur, en toute liberté. Rien ne peut m'être plus agréable que de vous voir user des facultés attachées au caractère épiscopal. » Bussard, *op. cit.*, 69.

⁶ L. Revaz, 123.

Xavier qu'il avait reçu au baptême avec celui d'Augustin lui faisait-il sentir l'attrait des terres lointaines à évangéliser... De fait, les qualités du jeune ordinand étaient telles que l'on n'avait pas craint de réduire pour lui les délais prescrits et de le consacrer avant même qu'il eût achevé sa 23^e année.

Après son arrivée en Algérie, Auguste Bertrand écrivait à sa sœur aînée les lignes suivantes :

Je crois que je me plairai ici : la solitude dans laquelle nous nous trouvons a bien des attraits pour moi ; nous voyons cependant assez souvent des Arabes ; ils ont l'air de nous aimer beaucoup, surtout Monseigneur. A notre arrivée, sur la route de Guelma à Medjez-Amar, ils sautaient à bas de leur cheval pour venir toucher la main de Monseigneur, et on les entendait de très loin crier : Marabout-Kibir, le Grand Marabout. Cela m'a un peu rassuré, car je t'avoue que je craignais beaucoup de vivre au milieu d'eux. Hippone, tu le sais, est la patrie de S. Augustin. C'est une position admirable ; à gauche, s'étend une jolie plaine ; devant nous, la mer, sur les bords de laquelle, à une demi-heure, est assise Bône, ville de 12.000 habitants ; à droite, coule la Sibouse, au pied d'un joli mamelon. Tout ici est plein de souvenirs ; partout on trouve des débris de colonnes, des inscriptions, des réservoirs, même au milieu des forêts.

Nous avons avec nous un jeune ecclésiastique français ; il est très aimable, très gai ; il me plaît beaucoup. Je ne pourrais mieux le comparer qu'à M. Revaz¹. J'ai trouvé Joseph Chapelet en bonne santé ; il est content, il travaille bien ; je suis heureux d'avoir près de moi cet ancien condisciple.

Le tableau était beau, et le frère ne disait rien des réalités crucifiantes. On habitait une vieille caserne, au milieu des Arabes ; il y avait là, « réunis autour de lui, une centaine d'orphelins, enfants des colons ou des condamnés que la mort avait moissonnés. C'est là que le jeune Bertrand devait commencer à déployer pour l'éducation de l'enfance ce zèle qui ne devait cesser son action qu'à la tombe. Mais le climat était mortel. La fièvre décimait les orphelins et éprouvait cruellement le personnel dirigeant. Le jeune chanoine Bertrand en fut atteint à son tour². »

¹ Maurice Revaz (1821-1895), de St-Maurice, chanoine de l'Abbaye, d'abord professeur et inspecteur de l'internat ; il partit le 15 avril avec Mgr Bagnoud pour Medjez-Amar, où il resta, en qualité d'Econome, jusqu'à la fin de 1856. Il fut ensuite directeur de l'internat 1858-61, administrateur de la paroisse de Bagnes 1861-68, curé de Salvan 1868-81. Il succéda en 1890 au chanoine Bertrand en qualité de prier. Cf. Bussard, *op. cit.*, p. 51 ; *Echos de St-Maurice*, novembre 1928, p. 135 (M. Revaz est dit par erreur directeur du pensionnat là avant 1855, ici en 1856 ; le *Catalogue des Chanoines*, par la plume de Mgr Bagnoud, précise : 1858) ; Dupont Lachenal : *Prieurs de St-Maurice*, *op. cit.*, p. 73 ; J.-B. Jaccoud, *Mes souvenirs de collègue* (1859-1867), in *Echos de St-Maurice*, septembre 1925 - novembre 1927, *passim*.

² P. Bourban, in *Gazette du Valais*, 16 avril 1890.

Si les chanoines de St-Maurice tentaient, à Medjez-Amar, avec moins de succès, une œuvre analogue à celle des trappistes appelés à Staouëli par le maréchal Bugeaud¹, ils ne furent pas les seuls du Valais à s'orienter vers ces terres alors ingrates. L'année 1851 avait marqué le début d'une période, d'ailleurs courte, où l'Afrique attira nos colons. « Ce mouvement se dessina par suite d'une décision du gouvernement français de fonder à titre d'essai une ou deux colonies en Algérie. Environ 34 familles valaisannes se rendirent en Algérie au printemps 1851². » Dans une lettre du 16 février 1855 au gouverneur général d'Algérie comte Randon, le maréchal de France Vaillant, ministre de la guerre, écrivait : « J'apprécie comme vous, M. le Gouverneur Général, ce que l'Etablissement d'une partie du Chapitre de St-Maurice à Medjez-Amar pourrait avoir de profitable à la Colonisation même, en attirant autour de lui, en assez grand nombre, des familles agricoles des Cantons Catholiques de la Suisse. Les Religieux de St-Maurice complèteraient ainsi l'œuvre de la Compagnie Genevoise, qui ne peut guère, j'en suis persuadé comme vous, recruter des émigrants suisses qu'au sein des familles protestantes³. » Le 10 juillet suivant, le Chapitre général de l'Abbaye prévoyait l'établissement de « colons valaisans » à proximité de l'orphelinat de Medjez-Amar⁴. Dix jours après, le 20 juillet, l'Evêque d'Alger écrivant à Mgr Bagnoud alors à St-Maurice, le pressait de hâter ce grand dessein, assurant que la création de « villages suisses » serait « très agréable » aux autorités civiles et militaires de Constantine et de Guelma. « Le meilleur système, disait-il, est celui qui établit par village 50 feux, un groupe de 20 feux par exemple au centre et le reste dans des fermes isolées. Par ce moyen on obtient de suite église et école ; sans cela, rien. M. le Chanoine Gross⁵ vous dira là-dessus toute ma pensée⁶. » Mgr Pavy revenait à la charge en mandant encore, le 13 août 1855, les conseils qui

¹ E. B[eaupin], *L'Algérie en 1843*, in *Liberté*, Fribourg, 12 décembre 1943.

² M. Bd., *De l'émigration en Valais*, 1819-1919, I, in *Nouvelliste val.*, St-Maurice, 6 février 1936. Dans un article ultérieur, in *Nouvelliste*, 14 février 1936, M. Bd compte « une cinquantaine de familles valaisannes qui se dirigèrent vers l'Algérie durant le printemps 1851 ».

³ Bussard, *op. cit.*, 41 (une faute de typographie, p. 67, date cette lettre du 10 février au lieu du 16).

⁴ Bussard, *op. cit.*, 59-60.

⁵ Claude-Louis Gross (1798-1866), de Salvan, chanoine de St-Maurice, professeur, puis recteur de Vérossaz 1840-47 et 1er curé d'Evionnaz 1847-66. Bussard, *op. cit.*, 51-52.

⁶ Bussard, *op. cit.*, 52 (note), 67.

suivent à Mgr Bagnoud : « Vous aurez, je pense, à présenter au Gouvernement, en passant par le Général de Constantine, un projet de village. On s'y attend ici et on le désire. Si vous voulez faire quelque chose de convenable, désignez vous-même le terrain, proposez 50 feux et demandez de 1.500 à 2.000 hectares¹ de terre. On vous rognera un peu ; mais demandez que les édifices publics et les travaux de voirie soient aux frais de l'Etat : église, presbytère, école, mairie, fontaines, abreuvoir ; tout cela va de droit. Si vous n'êtes pas encore en mesure, faites de petites fermes isolées². »

Un compte du chanoine Gross mentionne la somme de fr. 1307,40 au titre de « dépenses pour le transport des familles valaisannes à Marseille, novembre 1855 ». Mais l'avenir ne sourit pas à la colonie valaisanne³. La situation des familles parties en 1851 n'était pas assez brillante pour entraîner un départ substantiel de nouveaux émigrants⁴. D'ailleurs, « en 1856, l'Etat du Valais, saisi de la triste situation de nos émigrés en Algérie et se trouvant encore dans l'incertitude au sujet des colons du Brésil et de l'Argentine, refusa de délivrer des passeports pour l'Amérique du Sud et par arrêté du 20 décembre 1856 réglementa les agences d'émigration⁵. L'exode de 1851 avait été des plus cruels par le dénuement et les fièvres où tombaient les émigrants ; on s'en rendra compte lorsqu'on saura que sur les 294 personnes arrivées au printemps 1851, il n'en restait que 97 à la fin de la même année : 64 étaient mortes et 133 étaient rentrées en Valais⁶.

Si la colonie d'Ameur-el-Aïn, presque entièrement composée de Valaisans venus en 1851, fit la triste expérience que l'on voit, le gouvernement français tira de cette expérience des leçons pour l'avenir. En juin 1851 déjà il avisait le Conseil fédéral que les futurs émigrants devaient disposer d'une somme suffisante pour leur établissement, somme qui fut précisée en 1853 par la France et le Conseil fédéral⁷. Le gouvernement de Napoléon III concédait en 1853 20.000 hectares à une Compagnie genevoise de colonisation ; « cette société contribua au dé-

¹ Bussard, *op. cit.*, 59 (note), estime qu'il s'agirait seulement de 3.000 ares soit 30 hectares. Nous pensons plutôt que les chiffres de Mgr Pavy (1.500 à 2.000 ha.) ou du Chapitre abbatial (3.000 ha.) sont à retenir.

² Bussard, *op. cit.*, 67.

³ Bussard, *op. cit.*, 67.

⁴ M. Bd, in *Nouvelliste*, 6 février 1936.

⁵ M. Bd, *Emigration*, III in *Nouvelliste*, 8 février 1936.

⁶ M. Bd, *L'émigration en Algérie*, in *Nouvelliste*, 14 février 1936.

⁷ *Ibid.*

veloppement du pays autant par son apport de colons et de capitaux que par son organisation et ses nouvelles méthodes de culture », si bien que la ville de Sétif a tenu à rappeler le fait en faisant figurer la croix fédérale dans ses armes¹. La tentative renouvelée en 1855 en faisant appel aux populations agricoles des cantons catholiques, n'eut pas le même succès que la Compagnie genevoise qui disposait de ressources plus grandes, et l'année 1856 vit l'Etat du Valais se préoccuper de la situation précaire de ses ressortissants².

Durant le court séjour que fit en Afrique le chanoine Bertrand, il n'avait pas tardé à donner à tous, et particulièrement aux jeunes Arabes, une forte impression de sainteté. Sa seule présence imposait le silence et le respect. Malheureusement, la fièvre qu'il avait contractée le 28 août 1855 ne devait pas permettre qu'il exerçât plus longtemps son ministère là-bas. Mais écoutons-le raconter lui-même à sa sœur les péripéties de son retour :

... C'est pour te dire la fin de mes peines, ou plutôt de mon agonie. Mais commençons par rendre grâce à Dieu, qui m'a préservé de la mort au moment où il n'y avait plus d'espoir. Que dis-je plus d'espoir ? Marie veillait sur nous, nous ne pouvions périr. Partis le 10 de Bône, nous fûmes assaillis le 15 par une tempête épouvantable dans le Golfe du Lion. Le vaisseau n'avancait plus, les vagues l'avaient maîtrisé. A 45 lieues de Marseille, nous ne pouvions aborder ; de là, jetés sur Cette, sur les îles Baléares, rejetés du côté de Bône, de Philippeville, nulle part un abri. Que faire ? Invoquer Marie. C'est Elle qui nous sauva ; c'était l'octave de l'Immaculée Conception... Le capitaine, d'une main habile, tourne le vaisseau : il n'en fallait pas davantage pour nous jeter tous à la mer ; au même instant, une vague monstrueuse vint fondre sur le bâtiment : tout fut brisé sur l'arrière-pont, la cuisine emportée, bancs, chaises, fenêtres en miettes, les barques de sauvetage broyées, le salon, nos cabines en un instant remplis d'eau. Au moment où la mort nous tendait les bras, le ciel s'ouvrit, et un rayon de soleil éclaira le bateau : c'était le soleil du samedi.

Heureusement, la machine n'avait pas de mal. Le vaisseau put se relever, les pompes jouèrent, et bientôt nous fûmes en marche ; mais, hélas ! cinq passagers, le maître d'équipage étaient dans la mer ; plusieurs avaient été assez heureux pour saisir une corde au moment où les lames passèrent sur le pont. Le capitaine Vedel, à qui je dois la vie, après Marie, fut aussi précipité à la mer, mais une vague contraire le rejeta heureusement sur le pont. Le lendemain, la mer se calma et le 17 nous entrions dans le port d'Alger. Le 20, nous

¹ *Archives hérald. suisses*, 1927, p. 148.

² Les colons étaient tous revenus en 1856, « fort désappointés dans leur espérances » d'une aventure « aussi funeste à leur bourse qu'à leur santé » (*Courrier du Valais*, 1856, no 114). Il y aura sans doute encore des départs après cette date, mais isolés. C'est ainsi que la Généalogie de la famille Chevalley de St-Maurice (éditée par la famille en 1940) indique le départ pour l'Algérie, le 11 novembre 1883, de Louis-Maurice Chevalley avec sa femme et ses trois enfants. Louis Coquoz, *Démographie du vieux Sylvanum*, in *Ann. val.*, 1re s., 1924, p. 31, indique plusieurs émigrants de Salvan partis pour l'Amérique, mais aucun pour l'Algérie.

partîmes, accompagnés de deux vaisseaux : refoulés par une nouvelle tempête, nous rentrions au port le soir. Le 21, dans l'après-midi, nous reprenions la route de Marseille. Tout semblait annoncer le beau, mais un vent affreux se leva à 10 heures du soir ; la mer redevenait furieuse. Heureusement, nous avions les Baléares près de nous, et nous y avons trouvé un refuge. A peine les avions-nous atteintes que le vent se calma ; nous continuâmes notre route, et, dans ce moment-ci, à quelques lieues de Marseille, là où nous avions failli périr, la mer est calme comme un lac. Je suis dans le salon, entouré de tous ceux qui sont aux premières places. Je suis si heureux, ce soir, que je ne me reconnais plus. Comment ! moi qui ne croyais plus vous revoir, qui avais dit adieu à la Suisse, je vous reverrai, je vous serrerai de nouveau dans mes bras...

Cette lettre émouvante écrite à bord de l'*Egyptus*, M. Bertrand la consignait à Marseille le 24 décembre et elle parvenait à St-Maurice le 27. Deux jours après, le voyageur rentrait enfin à l'Abbaye et suspendait peu après, en 1856, un tableau commémoratif ¹ aux murs de la chapelle du Sex. Peu de temps avant sa mort, M. Jules-Bernard Bertrand se préoccupait de cet ex-voto de son oncle et désirait qu'il demeurât fidèlement à sa place.

Le chanoine Bertrand paraissait rétabli et reçut fonction d'inspecteur à l'internat que dirigeait alors le chanoine Joseph Derivaz ². Au début de février, la fièvre tenait de nouveau M. Bertrand, à qui il fallut 18 mois pour se remettre des maladies contractées en Afrique. Ce n'est qu'en juillet 1857, en effet, qu'il put prendre en mains les fonctions d'Econome auxquelles il avait été nommé dès 1856 ³.

« Une influence »

Autant l'enthousiasme avait été grand à St-Maurice lorsque le projet prenait corps, autant l'échec d'un si grand effort fut-il ressenti. De tous ceux qui avaient appartenu à l'équipe missionnaire, la moitié quitta l'Abbaye à laquelle seuls restèrent attachés les chanoines C.-L. Gross, M. Revaz et A. Bertrand.

1858 apporta à l'Abbaye des changements considérables. Mgr Bagnoud, dont la santé était altérée par les fièvres et l'autorité particulièrement frappée par l'échec de Medjez-Amar, remit sa démission. L'ad-

¹ Photographie dans *Ann. val.*, juin 1942.

² Joseph Derivaz ou de Rivaz (1816-1894), de St-Gingolph, chanoine de l'Abbaye, prêtre 1841, professeur, inspecteur et directeur de l'internat, sacristain 1842, économe 1845-54, vicaire à Bagnes 1854, instructeur des chanoines de S. Pierre Fourier à Benoîte-Vaux en Lorraine 1855-56, chanoine honoraire de Verdun 1855, professeur et directeur du pensionnat à St-Maurice 1856-58, prieur claustral (sous le prieur général Richon) 1858, curé de St-Sigismond de 1865 à sa mort.

³ Bussard, *op. cit.*, pp. 68, note 4, et 75.

ministration de l'Abbaye fut alors confiée au chanoine Richon ¹, prieur depuis 1854 ; M. Derivaz, nommé prieur claustral, fut remplacé comme directeur de l'internat par le chanoine Maurice Revaz, tandis que M. Gard ² succédait à M. Richon comme préfet du Collège et M. Bertrand comme maître des novices ; celui-ci n'avait que 26 ans.

Dans les épreuves qui accablaient l'Abbaye, Auguste Bertrand trouvait un argument de plus pour se donner tout entier à cette vie spirituelle qu'il avait embrassée avec la générosité d'un cœur de vingt ans. Ses deux sœurs, Adrienne et Henriette, aimaient à rappeler qu'avant de décider de l'orientation de sa vie, il se recueillait des heures entières enfermé dans sa chambre ; la dévotion qu'il portait à la Vierge occupait une large part de ses méditations et demeura toujours une caractéristique de sa piété, ainsi qu'en témoignèrent sa reconnaissance à l'heure où il parut un nouveau Moïse, puisque ce nom veut dire « sauvé des eaux », et plus tard sa prédication ³.

En automne 1861 ⁴, M. Bertrand prenait la direction de l'internat qu'il devait garder dix-neuf ans. Une note de M. Richon ⁵ nous apprend qu'il enseignait en même temps les mathématiques ; l'année suivante il dirigeait la « classe moyenne », nom qui désignait alors l'école réale, industrielle ou commerciale d'aujourd'hui ; il devenait ensuite, et pour un quart de siècle, maître des classes de Grammaire et de Syntaxe ⁶. Après 1887, il n'a plus de classe entière, mais continue à enseigner les mathématiques, qui paraissent avoir été sa branche de prédilection ⁷.

¹ François Richon (1820-1894), de St-Gingolph, chanoine de St-Maurice, ordonné prêtre à Rome 1847, Dr théol. 1848, professeur, préfet du Collège 1848-58, directeur de l'internat 1850, prieur 1854-80, maître des novices 1856-58, administrateur de l'Abbaye 1858-70, recteur de l'hospice St-Jacques 1880-† 1894.

² Maurice-Eugène Gard (1824-1890), de Bagnes, chanoine de St-Maurice, ordonné prêtre à Rome 1849, professeur de rhétorique à St-Maurice 1850, puis de philosophie à Sion 1851-58, où il donnait en même temps l'instruction religieuse et l'apologétique, sous-prieur 1858, professeur de philosophie et préfet du Collège de St-Maurice 1858-87, fondateur de l'Oeuvre de Vérollez, où il mourut. Cf. M. Michelet et I. Dayer, *Le Prieur Bourban*, in *Echos de St-Maurice*, 1937, et tiré à part, pp. 161-163, 196-199 ; F.-M. Bussard, *Le Chanoine Gard*, in *Echos de St-Maurice*, 1940, pp. 283-284 ; J.-B. Jaccoud, *Mes souvenirs de collège*, in *Echos de St-Maurice*, mars, avril et mai 1927 ; Bourban, *L'Enseignement à St-Maurice*, 118-120 ; Zimmermann, *Hist. du Collège de Sion*, tableau annexe.

³ L. Revaz, *op. cit.*, 123 et 126.

⁴ L. Revaz, 127, dit : en 1862 ; il s'agit en réalité du début de l'année scolaire 1861-62. Cf. J.-B. Jaccoud, *op. cit.*, juin 1926, p. 49, et notice latine de P. Bourban sur A. Bertrand (ci après, p. 182, n. 6).

⁵ Dans le *Catalogue des Chanoines*, manuscrit.

⁶ Revaz, 127.

⁷ P. Bourban, in *Gazette du Valais*, 16 avril 1890.

Mais c'est surtout comme directeur de l'internat ou du pensionnat que M. Bertrand exerça le rayonnement le plus considérable. Parfaitement soucieux de ce que son caractère sacré exigeait, il était encore un éducateur et un père, on a même pu dire une mère, surtout pour ceux qu'il savait orphelins. Même quand il devait gronder ou punir, il savait le faire sans laisser de cicatrices. Il excellait particulièrement dans les petites conférences du soir qu'il donnait aux élèves deux ou trois fois par semaine, où il leur inculquait des principes de vie supérieure. Instants propices, que ceux qui précèdent ou qui suivent la prière avant la nuit : les bruits du jour se sont apaisés et le silence qui entoure chacun ouvre les cœurs aux conseils.

M. Laurent Rey, ancien Conseiller d'Etat, qui fut collégien à St-Maurice de 1876 à 1884, a raconté naguère ses *Huit ans de Collège*¹ ; il a évoqué ces « instructions mi-religieuses, mi-familiales », où le directeur Bertrand parlait de l'éternité, de la charité, mais aussi des bienséances et de la bonne éducation. A l'un de ces entretiens du soir, il parla à ses jeunes auditeurs de la basilique que la France construisait à Montmartre, leur annonçant que le pensionnat du Collège de St-Maurice avait voulu participer à cette grande œuvre en faisant un don pour la fourniture perpétuelle de la mèche qui brûlerait dans la lampe du sanctuaire².

Un autre élève, qui fit sept ans de collège à St-Maurice (1859-1866³), et qui en a fixé les souvenirs, Mgr Jaccoud, plus tard recteur du Collège de Fribourg, ne craint pas de dire que M. Bertrand, au cours des longues années de sa direction, « déploya de grandes qualités d'esprit et de cœur »⁴. Il n'a pas oublié non plus l'habitude qu'avait M. Bertrand d'adresser à ses élèves, à peu près chaque soir, « une courte allocution qui n'aurait pu être plus cordiale ni plus éloquente ; là, il nous pré-munissait avec tant de conviction contre les divers dangers auxquels nous exposaient l'âge et nos études, que la leçon pénétrait au fond de la conscience pour n'en plus sortir⁵ ». On voit par là ce que peut être l'action profonde d'un maître, d'un directeur, lorsqu'il sait parler le

¹ In *Echos de St-Maurice*, 1940.

² *Ibid.*, pp. 85, 129-130.

³ « Sept ans » (*Echos de St-Maurice*, mai 1927, p. 37), soit de septembre 1859 (*Echos de St-M.*, novembre 1925, p. 129) à juillet 1866 (*Echos de St-M.*, juin 1927, p. 64, et novembre 1927, p. 140 ; L. Savary, in *Tribune de Genève*, 20 octobre 1927), et non pas jusqu'à juillet 1865 comme le donne une faute répétée (*Echos de St-M.*, mai 1927, pp. 36 et 37, et sous-titres p. 64 de juin, p. 82 de juillet-août, p. 97 de septembre-octobre et p. 121 de novembre 1927).

⁴ In *Echos de St-Maurice*, juin 1926, p. 49.

⁵ *Ibid.*, décembre 1926, p. 161.

langage qui pénètre dans les cœurs, parce qu'il l'accompagne de l'exemple et lui donne la force de la conviction et du dévouement.

En 1862-63, deux syntaxistes, Henri de Torrenté, futur magistrat, et Jean-Baptiste Jaccoud, futur recteur et prélat, avaient créé de petits journaux satiriques illustrés, qui circulaient sous le manteau et n'ont point pris place dans l'histoire de la presse valaisanne. C'est dommage, car ils avaient l'encre vive et le goût de la polémique ; M. Bertrand supprima et l'*Observateur* de Torrenté et l'*Echo de la Vérité* de Jaccoud. Les journalistes en herbe réclamèrent bien la liberté de leur presse contre l'autorité, mais se réjouirent au fond de cette solution qui mettait fin à leurs polémiques sans succès pour aucun¹.

« Ses nombreux élèves qui l'aimaient comme le meilleur des pères, ont porté son nom à travers la Suisse et même bien au delà de nos frontières, et l'ont proclamé "le roi des directeurs"². » Les témoignages abondent, même de ceux qui s'écartèrent par la suite des voies tracées par un tel guide, pour dire l'extraordinaire ascendant d'Auguste Bertrand et le bienfaisant souvenir qu'il leur laissa. C'est presque en son nom qu'ils se saluaient quand les hasards de la vie les faisaient se rencontrer. Sa photographie surmonta parfois le lit d'un ancien disciple, qui pensait à lui chaque soir³. A Medjez-Amar, on l'appelait un Louis de Gonzague⁴ ; à St-Maurice, il avait la réputation d'un homme tout spirituel, à tel point qu'un Général français, Lucien Hassler (1856-1944), qui avait fréquenté le collège de St-Maurice de l'automne 1870 à Pâques 1875 ; affirmait en 1924 que « s'il y avait un saint à l'Abbaye à cette époque, c'était certainement M. Bertrand »⁵. Aussi, quand l'heure de partir approchait, le jeune Hassler et sa mère éprouvaient-ils du regret à quitter ce bon maître. Mgr Léonard Currat (1853-1940), ancien vicaire général de Fribourg⁶, garda toute sa vie un souvenir reconnaissant des années 1869-1875 qu'il avait passées à St-Maurice ; il était resté, après son départ, en relations épistolaires avec M. Bertrand ; un demi-siècle après la mort de celui-ci, Mgr Currat conservait encore les lettres qu'il en avait reçues et chargeait les siens de les rendre après sa mort à l'Abbaye de St-Maurice comme une dette de gratitude. Un autre encore,

¹ In *Echos de St-Maurice*, novembre 1926, p. 123.

² Bourban, *L'Enseignement à St-Maurice*, 120.

³ Revaz, 127 ; E. Gross, in *Echos de St-Maurice*, décembre 1918, p. 157.

⁴ Bussard, *op. cit.*, 70 ; Ch. St-Maurice, in *Nouvelliste val.*, 21 décembre 1918.

⁵ Bussard, *Le Général Hassler*, in *Echos de St-Maurice*, octobre 1942, et *Coopération de l'Abbaye de St-Maurice à l'œuvre missionnaire*, 70.

⁶ Bussard, *Monseigneur Currat*, in *Echos de St-Maurice*, avril-mai 1940.

Candide Fellay (1859-1941), plus tard curé de Collombey et chanoine honoraire de Sion, prêtre qui commandait le respect par sa dignité, sa pauvreté et sa modestie, faisait honneur au chanoine Bertrand dont il était l'un des nombreux protégés et auquel il demeura toujours attaché¹; octogénaire, M. Fellay nous écrivait pour nous dire que l'un de ses plus chers désirs, dont il tenait à nous faire part avant de quitter la scène de ce monde, était qu'on écrivît un jour la vie de M. Auguste Bertrand. « En lui, nous dit de son côté M. Laurent Rey, se réalisait la réunion du spirituel et du réalisme, la profonde piété unie aux chiffres et aux théorèmes, un saint et un savant. Jamais il ne nous dit un mot de sa mission en Afrique². » C'est à bon droit qu'au lendemain de sa mort le chanoine Bourban, évoquant les 19 années de directorat de son confrère, écrivait³ : « Il a rempli cette tâche délicate avec les vertus d'un saint, l'énergie d'un père et toutes les tendres sollicitudes d'une mère. »

Dans un article intitulé *Une Influence*, M. Charles Haegler⁴ pensait, à propos de M. Bertrand, à ces « êtres de sacrifices et de modestie qui furent la source et l'âme ignorées d'une influence heureuse dont toute une génération a vécu ». Il s'attache à cette figure et écrit ces lignes qui disent bien ce que fut le chanoine Bertrand « dont les conseils et les allocutions laissaient une si forte empreinte dans le cœur et l'âme des étudiants du collège. Ceux qui le connurent ne l'oublièrent jamais. C'est une mémoire qui accapare. »

« De son vivant déjà, continue le même auteur, M. le chanoine Bertrand avait la réputation d'un saint. Mais restons sur terre et disons qu'il avait tout pour lui : une virile sagesse, une charité infatigable, et cette roideur de conscience qui, se mêlant à la généreuse bonté du cœur, fait un sûr directeur pour la jeunesse. »

Même trente ans après sa mort, écrivait alors M. Haegler, l'influence d'Auguste Bertrand s'exerce encore.

En 1880, M. Richon ayant été nommé recteur de l'hospice St-Jacques, le chanoine Bertrand le remplaça comme prieur ; à ce poste d'honneur et de souci, — car Mgr Bagnoud, qui avait repris la direction de l'Abbaye après la crise qui suivit la débâcle africaine, était dans sa 78^e année, — M. Bertrand fut le bras droit du prélat qui le bénissait enfant et il montra dans ses nouvelles fonctions « ce grand cœur que

¹ J.-M. Boitzy, *Le Chanoine Fellay*, in *Echos de St-Maurice*, janv.-févr, 1941.

² Rey, *op. cit.*, 130.

³ *Gazette du Valais*, 16 avril 1890.

⁴ Ch. St-Maurice [Ch. Haegler], in *Nouvelliste val.*, 21 décembre 1918.

la vertu, l'expérience et les ans n'avaient pu qu'élargir et parfaire¹ ». Aussi restera-t-il désormais prieur jusqu'à la mort².

Ses maux de tête et ses fatigues continuaient de l'éprouver ; il ne refusait pas, néanmoins, de faire quelque temps partie du Conseil cantonal de l'Instruction publique³ et il acceptait même, en 1887, la charge de préfet du Collège de St-Maurice (nous dirions aujourd'hui recteur)⁴. Lorsque mourut, le 2 novembre 1888, après 54 ans d'abbatiate et 48 d'épiscopat, Mgr Bagnoud (il ne lui manquait que deux mois pour achever sa 86^e année d'âge), le Chapitre abbatial désigna M. Bertrand pour Vicaire capitulaire, le 7 novembre. C'était une indication des vœux du Chapitre, mais ce fut aussi une mise en garde pour le prieur Bertrand. Le 22 novembre, en effet, le Chapitre le choisissait pour Abbé de St-Maurice et Evêque de Bethléem. « Le résultat de cette élection, écrira plus tard le prieur Bourban⁵, coûta plus à son cœur que tous les sacrifices qu'on lui avait imposés jusqu'alors. Il s'était persuadé que cette charge était trop lourde pour sa santé délabrée. Les sollicitations réunies de tous ses confrères, — à genoux devant lui au chœur de l'église abbatiale, précise Revaz, — ne parvinrent jamais à lui arracher son consentement. Son humilité était si grande qu'il ne voulait pas même qu'on lui rappelât qu'il avait été élu évêque. » Par suite de ce « refus obstiné »⁶, Auguste Bertrand resta donc prieur, préfet du Collège et conseiller cantonal des Etudes. Le 30 juillet 1889, ses confrères lui témoignaient encore leur attachement et leur estime, en l'élisant pour la 4^e fois prieur. Il ne devait survivre que de quelques mois à ce renouvellement de son mandat. Durant cette dernière année qu'il passa ici-bas, il prêcha encore tous les dimanches aux étudiants avec son expérience dans la direction de la jeunesse⁷.

Dans la première quinzaine de janvier 1890, la maladie le visitait à nouveau et allait le tenir définitivement. Trois mois durant, il l'endura avec les sentiments élevés qui l'avaient toujours inspiré, et il conserva jusqu'au bout l'usage de ses facultés intellectuelles. Au commencement du quatrième mois de souffrances, après avoir reçu les sacrements,

¹ Revaz, 128.

² Elu le 3 août 1880, il est réélu le 27 juillet 1883, puis le 30 août 1886 et encore le 30 juillet 1889.

³ Bourban, in *Gazette du Valais*, 16 avril 1890 ; Revaz, 128.

⁴ *Annuaire du Collège de St-Maurice*, 1932, portraits des préfets et recteurs.

⁵ Bourban, in *Gazette du Valais*, 16 avril 1890 ; Revaz, 128.

⁶ *Catalogue des chanoines*, manuscrit.

⁷ Bourban, l. c.

Auguste-François-Xavier Bertrand rendait son âme à Dieu dans la paix d'un dimanche matin, le 13 avril 1890¹. Une époque se défaisait, la mort emportant en quelques années tous ceux qui, depuis un demi-siècle, avaient formé le cadre de la vie abbatiale².

L'Abbaye, le Collège n'étaient pas seuls en deuil, mais la ville, mais le Valais, car le « grand cœur d'Auguste Bertrand n'était pas tourné vers les étudiants seulement. Homme distingué par son éducation, son esprit et ses manières, il l'était plus encore par son affection pour le faible et le pauvre. Le plus petit ouvrier trouvait sur ses lèvres une parole aimable et dans son cœur un cœur d'ami. Tous ceux qui l'ont connu pleurent en lui le cœur d'un frère et d'un père ; et les élèves qui ont senti ses bontés pendant les longues années de sa direction du pensionnat, diront : nous pleurons plus qu'à tout cela, nous pleurons le cœur d'une mère³. » Aussi la « belle et inoubliable figure⁴ » de ce grand mort, devait-elle longtemps encore illuminer de son sourire ceux qui l'avait connue, et si « les souvenirs sont des trésors précieux qu'il est utile de conserver et plus encore de répandre⁵ », on comprendra que nous nous y soyons arrêté quelque peu⁶. C'était d'ailleurs répondre à l'attente de Jules-Bernard Bertrand, qui regrettait, comme bien d'autres,

¹ Revaz, 128-129.

² Mgr Bagnoud, * 2-I-1803, ordonné prêtre 1826, Abbé 1834, Evêque 1840, † 2-XI-1888 ; — Chanoines Ambroise Barman, * 3-IX-1807, ord. 1831, † 12-III-1890 ; — Auguste Bertrand, † 13-IV-1890 ; — Maurice-Eugène Gard, * 24-I-1824, ord. 1849, † 27-V-1890 ; — Joseph Derivaz, * 7-VI-1816, ord. 1841, † 16-I-1894 ; — Joseph Deferr, * 26-VII-1826, ord. 1853, † 22-I-1894 ; — François Richon, * 15-IX-1820, ord. 1847, † 28-III-1894 ; — Maurice Revaz, * 4-VI-1821, ord. 1861, † 11-VI-1895.

³ Bourban, l. c. ; Revaz, 128.

⁴ Revaz, 122.

⁵ *Ibid.*, 121.

⁶ Dans son recueil des chanoines de St-Maurice (manuscrit), le prieur Bourbon a consacré à son devancier le bel éloge suivant : *Sacerdos factus in Algeria mense Augusto 1855, primam Missam ad S. Augustini sepulchrum celebravit. Febri correptus in Europam redire est coactus et Mediterraneum transiens parum abfuit quiminus naufragio in profundum maris demergeretur. Reditus Agaunum et praesertim ad sanitatem quamvis sanitas semper remanserit infirma, summa laude annos 19 alumnorum rector [directeur de l'internat] fuit ; anno autem 1880 prior claustralis et anno 1887 simul collegii praefectus. Item et aliquot annos membrum fuit studiorum consilii in republica vallesiana. Electus abbas-episcopus anno 1888, hoc onus recusavit. Summa pietate et virtute, sui morbi mensem incipiens quartum, dulcissimam Deo reddidit animam die Aprilis XIII et sepultus est in choro, praesentibus plus quam LX sacerdotibus. Episcopus Sedunensis, Capitulum et Gubernium Vallesianum suas miserunt delegationes.*

Le Walliser Bote, 1890, no 16, et la Kathol. Kirchen Zeitung, 1890, p. 113, publièrent aussi une nécrologie du chanoine Auguste Bertrand.

que la biographie de son oncle (dont il portait aussi le prénom) n'ait pas été écrite.

Frères et sœurs

L'intérêt que le chanoine Bertrand portait aux orphelins, en Agaune comme à Medjez-Amar, et qui était peut-être une sorte de compensation de la mort de sa mère qu'il avait perdue plus tôt que son cœur n'eût voulu, sa sœur aînée, Adrienne, celle avec laquelle il correspondait d'Afrique, le partageait avec lui.

En 1859, le chanoine Gard avait pris l'initiative de la création d'un orphelinat pour filles et avait obtenu l'appui des sections locales du *Pius-Verein* et de la *Société de S. Vincent de Paul*¹. Le 10 octobre, devant les sociétés réunies à l'Abbaye, Gard exposait son projet et ses plans. Mgr de Preux, Evêque de Sion, et Mgr Bagnoud, Evêque de Bethléem, patronnèrent cette fondation et les préfets devinrent les protecteurs de l'œuvre, chacun pour son District. L'organisation fut confiée à une commission composée de Mlles Eugénie Gard, Elisa de Preux et Adrienne Bertrand. Le 8 septembre 1861, Mgr Bagnoud présidait solennellement l'inauguration de l'orphelinat, déjà ouvert depuis le 15 août².

« On était pauvre. Une maison de ferme en ruines, le grand air et le soleil, rien de plus. L'écurie de l'âne fut convertie en réfectoire ; on dormit sur des lits de fortune, dans des chambres crasseuses ; et des casseroles quêtées passaient tour à tour sur le feu et sur la table.

La fondation naissante était desservie par des franciscaines de Lons-le-Saunier³, en France. Des demoiselles de St-Maurice qui, d'abord, consacraient leurs loisirs à la littérature, furent heureuses de trouver tellement plus beau et tellement mieux en allant les aider⁴. » La petite communauté de Vérollez, devenue autonome en 1864, décida bientôt d'ouvrir un noviciat ; Mlle Bertrand fut la première à y entrer, le 9 octobre 1865, et à y prendre le voile, sous le nom de Sœur Marie-Thérèse, le 8 avril 1866, des mains du chanoine Gard et de Mère Stanislas, supérieure de la Maison. Elle était bientôt suivie de Mlle Marie

¹ Bertrand, *Le château de St-Maurice*, in *Ann. val.*, 2e s., 1938, p. 446.

² *Gazette du Valais*, 1861, no 74 ; P. Blanc, *Panegyrique de S. Maurice*, suivie d'une notice historique de Boccard, 1862.

³ Ou plus exactement de Macornay (Jura français).

⁴ Michelet et Dayer, *Le prieur Bourban*, 196-198.

de Stockalper et de Mlle Virginie de Werra. Mère Marie-Thérèse Bertrand fut la 1^{re} Supérieure de la nouvelle communauté ; elle le demeura jusqu'au 3 avril 1877, date où, bien malgré elle, mais sur le conseil de l'autorité ecclésiastique, elle rentra dans sa famille qui la réclamait, comme, d'ailleurs, Mlle de Stockalper. Mlle Bertrand continua néanmoins jusqu'à la mort de s'intéresser à l'œuvre qu'elle avait vu naître.

Entre Mlle Adrienne Bertrand et le chanoine, Ernest avait pris place en ce monde le 1^{er} novembre 1830 si l'on en croit le recensement de 1870, et avait été baptisé le lendemain sous les prénoms de Louis-Joseph-Ernest, le dernier étant le principal. A 16 ans nous le trouvons, d'après le recensement de 1846, « étudiant arpenteur » ; en 1870 il est qualifié d'« ingénieur-géomètre ». Jules-Bernard Bertrand, qui sera son fils, a rappelé ¹ qu'« on doit à Ernest le bisse de Saxon, le plus long du Valais, le cadastre de plusieurs communes et de nombreuses études de chemins de fer en France ». Jules Bertrand situe parmi les causes de l'essor de Saxon, la construction, vers 1870-1872, de ce bisse « qui va chercher à 30 km. les eaux fertilisantes de la Printze de Nendaz ² ». Le *Dictionnaire géographique de la Suisse* ³ fait une description détaillée de ce bisse qui a sa prise dans la commune de Nendaz, au district de Conthey, traverse les communes d'Isérables et de Riddes et aboutit à celle de Saxon, toutes trois du district de Martigny ; d'une longueur de 33,5 km., il est « l'un des plus considérables du Valais ». Il fut achevé vers 1874. Dans l'armée, Ernest Bertrand était en 1865 capitaine de carabiniers ⁴.

Ernest Bertrand épousa assez tard Mlle Marie d'Angreville dont le père, Jacques-Etienne ⁵ (1808-1867), avait été un héraldiste et généalogiste éminent, auteur du premier Armorial valaisan, publié après sa mort par le colonel Alphonse de Mandrot ⁶. J.-E. d'Angreville s'était intéressé aussi à la numismatique (il publia un mémoire sur des monnaies mérovingiennes) et à la botanique (il est l'auteur d'une Flore valaisanne) et reçut du roi Victor-Emmanuel II la croix des SS. Maurice et Lazare. La seule énumération des qualités qui suivent son nom en tête de l'Ar-

¹ Avec Tamini, in DHBS, II, 147.

² *Monographie de Saxon*, in *Ann. val.*, 1^{re} s., 1922, p. 101.

³ DGS, IV, 450. Cet ouvrage donne des indications techniques précises sur ce canal.

⁴ D'Angreville, Notes manuscrites (à l'Abbaye de St-Maurice).

⁵ Celui-ci avait épousé Mlle Jeanne Derivaz, de St-Gingolph.

⁶ DHBS, IV, 651 (où l'Armorial du Valais n'est pas indiqué, sans doute parce que Mandrot ne fit qu'en assurer la publication sans en être l'auteur).

morial publié par Mandrot en 1868, dit assez l'étendue de ses relations scientifiques : « Chevalier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, Membre de la Société d'histoire de la Suisse romande, de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, de l'Association Florimontane d'Annecy, de la Société académique du duché d'Aoste, de la Société d'histoire de Grätz en Styrie, Correspondant de l'Institut national genevois, de la Société des Antiquaires de l'Orléanais, etc. etc. etc. » Ce triple « etc. » n'était pas vain, puisque J.-E. d'Angreville appartenait encore à la Société helvétique des sciences naturelles, à la Société valaisanne des sciences naturelles, à l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, et peut-être encore à d'autres, à tel point que Jules Bertrand a pu écrire de d'Angreville : « Bien peu de Valaisans ont une pareille nomenclature à leur actif. » Jules Bertrand s'intéressait en effet à ce remarquable et précieux chercheur du XIX^e siècle, dont il avait hérité, étant son petit-fils, l'orientation vers l'histoire et la botanique ; aussi bien lui a-t-il consacré une notice intéressante¹ qui nous dispense de nous arrêter trop longtemps.

A sa mort, le célèbre Carl Vogt², qui présida l'Institut national genevois de 1857 à 1894, prononça son éloge, en juin 1867, louant particulièrement son amour des livres puisque sa bibliothèque « renfermait, dit-on, tous les livres et brochures imprimés en Valais depuis l'introduction de la presse typographique³ ». Ce riche dépôt, passé ensuite au Conseiller d'Etat Achille Chappaz⁴ (1856-1902), est entré en 1903 à la Bibliothèque cantonale du Valais⁵.

D'Angreville joua un certain rôle, de second plan — la coxalgie dont il souffrait limitant son action —, dans les événements politiques de 1840 à 48, comme correspondant des journaux de Droite : la *Gazette du Simplon*, de St-Maurice, l'*Union*, de Porrentruy, le *Véridique*, de Fribourg, et surtout comme secrétaire de l'association de la *Vieille-Suisse* qu'il contribua à fonder. Il laissa des mémoires sur les événements

¹ In *Archives Héraldiques Suisses*, 1936, p. 61. Bertrand pensait que son grand-père avait le premier « introduit une apostrophe entre le D et le A de son nom ». A la vérité, au XVIII^e siècle déjà, les registres paroissiaux orthographiaient le nom aussi bien d'*Angreville* que *Dangreville* et parfois même simplement *Angreville* ; la particule paraît même l'écriture préférée de ces vieux registres. Il en est de même des registres communaux.

² DHBS, VII, 165.

³ *Bulletin de l'Institut national genevois*, t. XV, no 31 (1867), p. 9. Cité par Bertrand, *Le Valais intellectuel*, 1909, p. 112.

⁴ DHBS, II, 477.

⁵ A. Donnet, *La Bibliothèque cantonale du Valais*, in *Ann. val.*, 2e s., 1943, p. 94, et tiré à part.

de 1844, nous dit Jules Bertrand¹, qui déplore par ailleurs² la disparition, il y a une quarantaine d'années, du cahier qui contenait ses protocoles de la *Vieille-Suisse* et que toutes les recherches n'ont pu retrouver ; d'Angreville collabora aussi à un écrit politique sur les événements de 1843³.

Ainsi, un malin hasard avait voulu que Jules-Bernard Bertrand fût à la fois petit-neveu du ministre Joseph-Hyacinthe Barman, président du 1^{er} Grand-Conseil, l'un des chefs du mouvement novateur au XIX^e siècle, et petit-fils de Jacques-Etienne d'Angreville, secrétaire de la *Vieille-Suisse*.

Jules Bertrand avait encore, en plus de ceux que nous avons cités, une tante et un oncle, Mlle Henriette Bertrand⁴ et M. Edouard Bertrand. Celui-ci fut zouave pontifical avant 1870. Il s'établit ensuite à Paris où il épousa Mlle Alphonsine Saint-Yves. Les lettres suppléent aux visites, mais on s'inquiète les uns des autres. C'est le chanoine qui donne de bons conseils à son frère cadet, c'est celui-ci qui s'inquiète des « malheureuses fièvres » de son aîné ; on s'inquiète du « vilain trou de Vérollez » où Mlle Henriette, qui y est « pensionnaire », aux termes du recensement de 1870, « n'a vraiment pas la moindre distraction », ce qui n'est pas favorable à sa santé délicate. Dans une lettre du 28 décembre 1874⁵, Edouard a un mot pour tous :

Madame la Supérieure a-t-elle toujours beaucoup d'orphelines, les quelles sont-elles bonnes et son établissement prospère-t-il ? Vous ne devez pas être à votre aise par ce temps-ci de neige et de glace. J'ai vu hier dans un journal qu'en Valais il y avait quinze pieds de neige, que l'habitant sortait par les fenêtres de sa maison et que les vivres manquaient, mais que fort heureusement tout le gibier des montagnes chassé par les neiges, ours, chamois, lièvres, etc., venait se faire tuer dans les villes et les villages de la plaine où jamais on a mangé tant de biftecks d'ours. Ce récit n'est-il pas un peu exagéré ?

N'a-t-on pas dit qu'Alexandre Dumas, au cours d'un voyage en Valais, avait mangé à Martigny un rôti d'ours, d'un ours qui... venait de manger lui-même un homme ?... Edouard Bertrand, prudent, se défie de tels récits !

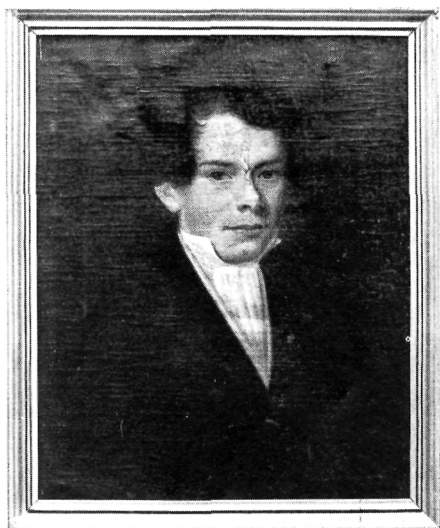
¹ Arch. Hér. Suisses, l. c.

² La fondation de la *Vieille-Suisse*, in *Ann. val.*, 2e s., 1943, pp. 79-80.

³ *Ibid.*, 82.

⁴ Le recensement de 1870 dit qu'elle était née le 16 février 1837, jour où elle fut baptisée (registres par.) ; c'est par erreur que le recensement de 1850 fixe sa naissance en 1834.

⁵ Aimablement communiquée par Mme J.-B. Bertrand.



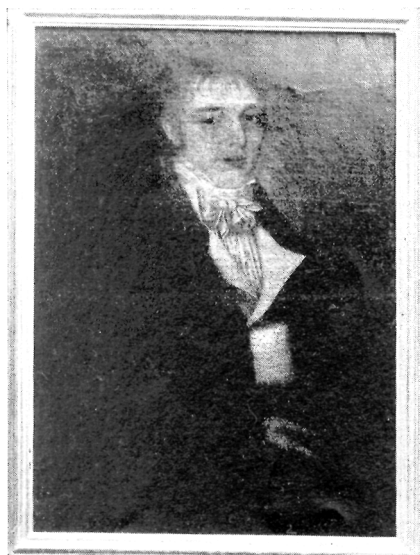
Louis-Benjamin Bertrand
Notaire, Bourgeois de St-Maurice
1759 - 1815

Portrait chez Mme Laurent Rey, Monthey



Mme Joseph-Alexis Wolff
née Marie-Rosine Bertrand
1789 - 1839

Portrait chez Mlle Marie-Louise de Riedmatten, Sion



Louis-Gaspard Bertrand
Bourgeois de Monthey
1785-1859

Portrait chez Mme Laurent Rey, Monthey



Mme Louis-Gaspard Bertrand
née Marie-Julienne Planche
1791-1868

Portrait chez Mme Laurent Rey, Monthey



Adrien-Benjamin Bertrand
 Notaire
 1804-1868

Portrait chez M. Adrien Bertrand, St-Maurice



Mme Adrien-Benjamin Bertrand
 née Marie-Aglæ de Quartéry
 1799-1855

D'après une photographie



Adrien-Benjamin Bertrand
Notaire
1804-1868

*Fusain par lui-même
chez M. Adrien Bertrand, St-Maurice*



Mme Adrien-Benjamin Bertrand
née Marie-Aglæ de Quartéry
1799-1855

*Fusain par Adrien-Benjamin Bertrand
chez M. Adrien Bertrand, St-Maurice*



Joseph-Hyacinthe Barman
Ministre de Suisse à Paris
1800-1885

Grand-oncle de Jules-Bernard Bertrand



Ernest Bertrand
Ingénieur
1830-1908

Père de Jules-Bernard Bertrand



Jacques-Etienne d'Angreville
Historien et Naturaliste
1808-1867

Grand-père de Jules-Bernard Bertrand



Edouard Bertrand
 Zouave au service du St-Siège
 1842-1880
Oncle de Jules-Bernard Bertrand



Auguste Bertrand
 Chanoine de St-Maurice
 1832-1890
Oncle de Jules-Bernard Bertrand

L'historien

Il nous faudrait maintenant parler de celui qui vient de nous quitter, Jules-Bernard Bertrand, dont le zèle scientifique était apprécié bien au-delà des frontières du Valais. Mais, — paradoxe si l'on veut, — celui qui est constamment présent derrière nos lignes, n'y paraîtra point lui-même. M. Paul de Rivaz a retracé naguère¹ sa carrière si remplie et M. le professeur Graven a consacré ici même à l'historien et à l'ami des pages qui disent tout, parce qu'elles sont chaudes de toute l'ardeur qui bouillonnait dans les veines de celui que nous avons perdu, et lumineuses à la fois de tous les trésors de savoir qu'il nous a prodigués. Saxon où il grandit, près de ce bisse construit par son père ; Chexbres, d'où la vue, par delà le lac, rejoint les Dents du Midi, Chexbres où il passa des jours heureux² avant de revenir, en 1933, à St-Maurice ; cette ville enfin où rien ne lui était étranger parce qu'il y avait ses racines, et que l'homme, comme la plante, a besoin d'un climat et d'un sol qui lui conviennent, tout lui était cher, tout lui était connu, et tout lui était cruel, parce que le temps emporte ceux qui ont vécu près de vous, modifie le cours des pensées, altère même le visage des choses, et qu'on voudrait tout retenir, et les choses, et les pensées, et les cœurs. Il est parti aussi celui qui aimait tant son pays, qui aimait tout particulièrement son « mayen » des Giettes, où il trouvait la paix entre ses fleurs et ses livres, face aux grands monts que dore le soleil du soir et qui élèvent le regard vers les régions plus hautes.

Branche de Monthey et de Vouvry

Il manquerait un chapitre à cette chronique familiale, si nous ne revenions à cette branche de Monthey, que nous avons quittée avec Gaspard, arrière-grand-oncle de l'historien. Il fut, de sa génération, celui qui parvint le plus avant en âge, puisqu'il mourut en 1859 dans sa 74^e année. Sa femme, Julienne Planche, arriva à un âge plus avancé encore, puisqu'elle avait commencé depuis un mois sa 78^e année quand elle mourut, en 1868. La génération à laquelle appartenait Gaspard, comptait neuf enfants ; il en eut autant à son tour. Deux filles, un

¹ In *Almanach du Valais*, 1943, pp. 73-75.

² M. Bertrand avait épousé en 1908 Mlle S. Bioley, fille de M. Charles Bioley et de Mme, née Marie de Werra. Mme Bertrand était la nièce d'Henri Bioley, qui fut Conseiller d'Etat et Conseiller national.

garçon, ne firent que passer. Les recensements nous apportent sur les six autres quelques renseignements.

L'aîné, Benjamin, né en 1808, figure dans le recensement de 1829, mais plus dans celui de 1837 ni les suivants. Auguste, né en 1813¹, est qualifié marchand en 1837, parce qu'il vivait alors avec ses parents qui portent ce titre ; par la suite, il est dit cafetier en 1846, cafetier et propriétaire en 1850². Le troisième frère, Léon, né en 1816³, est marchand en 1837, comme tous ceux de la maisonnée paternelle ; en 1846 on le dit négociant, en 1870 agriculteur. Il épousa⁴ Egyptienne Meiland et continua cette branche de la famille.

Quant aux trois filles de Gaspard, l'aînée, Séraphine, fut d'abord femme de Jean-Julien Favre⁵, conseiller, qui figure avec le titre de lieutenant dans le recensement de 1837 ; Favre étant mort l'année suivante, sa veuve se remaria avec Etienne-Joseph Collombin⁶. Par contre, Mlle Victoire Bertrand⁷, sœur de Séraphine, resta célibataire et demeura au foyer paternel, puis chez sa sœur Elise ou Elisabeth. Celle-ci⁸ avait épou-

¹ Le recensement de 1829 donne cette date, mais celui de 1850 le dit à tort né en 1814.

² Il épousa Marie-Sophie Quay, *Quai, Kai* ou *Kay*, de Collombey, née en 1819, fille de Jean-Didier et de Catherine Parvex, tous deux de 1794 ; Jean-Didier était lui-même fils de Jean-Joseph, né en 1755, de Collombey, et Marie-Pétronille Ecueur ou Eceur, née en 1745, d'Illarsaz, tous deux encore vivants en 1829. Tous sont indiqués comme laboureurs. Cf. *Recensements du Valais* (Archives Cant.), J.-B. Bertrand, *Santé et médecine*, in *Ann. val.*, 2^e s., 1939, p. 643, cite à Collombey un médecin de Quay vers 1790/1800 ; il s'agit sans doute d'un membre de la famille Quay ou Kai de Collombey, et non de la famille sédunoise de Quay, dont la généalogie est connue et qui, originaire des Pays-Bas, n'est venue en Valais que vers 1840. Le répertoire des *Noms de famille suisses* encore existant (Zurich, 1940, I, 424) indique la famille *Kay*, bourgeoise de Collombey-Muraz avant 1800.

³ Cette date est exactement donnée par les recensements de 1850 et 1870, mais remplacée par erreur en 1829 par 1815.

⁴ En 1842 (et non en 1846 comme porte le recensement de 1870).

⁵ Fils de Jean-Joseph Favre, de Troistorrents, grand-châtelain du Dizain de Monthey (1833), député à la Diète cantonale (1839), puis au 1^{er} Grand-Conseil (1840), allié à Marie-Christine Rey. Cf. J.-B. Bertrand, *La Régénération valais.*, in *Ann. val.*, 2^e s., 1941, pp. 211, 214.

⁶ Etienne-Joseph Collombin ou Colombin était fils d'Etienne et de Marie Marguerite Feley ou Felley, Felay ou Fellay, de Bagnes.

⁷ Née le 1 juillet 1815 d'après les registres paroissiaux ; le recensement de 1829 la dit née en 1814 et celui de 1870 fixe sa naissance au 16 août 1815. En 1846 elle est recensée au foyer de ses parents ; en 1870, le recensement la trouve chez sa sœur et son beau-frère, les Rappaz-Bertrand.

⁸ Née le 28 août 1820 selon les registres de la paroisse, et non le 20 septembre 1820 selon le recensement de 1870 ; le recensement de 1850 la désigne à tort comme veuve.

sé à 22 ans Louis Rappaz, bourgeois de St-Maurice, avocat à Monthey, fils d'un avocat¹ et neveu d'un chanoine². M. et Mme Rappaz-Bertrand eurent deux fils, Maurice-Victor et Alfred, et une fille de celui-ci (qui fut aussi avocat) est aujourd'hui l'épouse de M. Laurent Rey, ancien Conseiller d'Etat et ancien directeur de la Banque cantonale. Aussi bien ce dernier pouvait-il écrire de son ancien maître le chanoine Bertrand : « Son souvenir est devenu pour moi encore plus lumineux, depuis que par mon mariage, je suis devenu son parent³. » Mme Rey possède plusieurs papiers de la famille Bertrand, notamment une lettre et le testament du capitaine Benjamin mort en 1812 et le diplôme de 1815 accordant la bourgeoisie montheyssanne à son bisaïeul Gaspard Bertrand, ainsi que des portraits de Louis-Benjamin Bertrand, de Louis-Gaspard Bertrand et de sa femme née Julienne Planche⁴.

Nous avons dit que Léon continua la branche montheyssanne des Bertrand. De ses cinq enfants, les deux premiers seuls figurent dans le recensement de 1850. Auguste⁵ épousa en 1866 Laurette-Charlotte Cornut, dont le père, Louis-Adrien, était surnommé le « Polonais ». Jules-Bernard Bertrand a rappelé⁶ qu'après son collègue à St-Maurice, Louis-Adrien Cornut était devenu précepteur dans la famille du Général Njanbrowski, gouverneur de Varsovie. L'insurrection polonaise de 1830 le surprit là-bas, d'où il réussit à s'enfuir en traîneau, grâce à un cheval que lui céda son ami le vicomte Victor-Henri de Rochetin, un Français ; quarante ans plus tard, celui-ci lui rappelait ces épisodes dramatique de leur jeunesse dans des lettres conservées dans la famille. Cornut participa comme franc-tireur au combat du Trient, en 1844 ; il devint plus tard, en 1859, le 1^{er} chef de gare de Vouvry, et mourut en 1874 dans son chalet des Saxelles sur Vouvry. Auguste Bertrand, son gendre, lui succéda comme chef de gare de Vouvry, poste qu'il occupa pendant

¹ Louis Rappaz, * 3 (renseignements de M. Jean Marclay ; non le 9, date du recensement de 1870) -V-1813, était fils de Jean-Maurice Rappaz, * 30-X-1792, † 5-X-1858, bourgeois de St-Maurice, avocat à Monthey. Jean-Maurice était lui-même fils de Jean-François Rappaz, dit le Sergent, et petit-fils de François Rappaz, originaire d'Evionnaz, bourgeois de St-Maurice (notes manuscrites de Boccard).

² Jacques-Claude-François Rappaz, * 26-VII-1790, † 18-V-1857, chanoine de St-Maurice, prêtre 1813, curé de Finhaut à trois reprises : 1815-18, 1821-27, 1835 à sa mort ; prieur 1827-32.

³ *Huit ans de collège*, in *Echos de St-Maurice*, 1940, p. 131.

⁴ Renseignements dus à l'obligeance de M. Jean Marclay.

⁵ Indiqué à tort par le recensement de 1850 comme né en 1845.

⁶ *Valaisans en Russie*, in *Ann. val.*, 2^e s., 1942, pp. 361-362.

plus de 30 ans¹. Il mourut à 76 ans, en 1920, dans ce chalet des Saxelles qu'il avait hérité de son beau-père et qu'il affectionnait comme ses cousins de St-Maurice affectionnent les Giettes².

Auguste Bertrand n'eut qu'un fils et plusieurs filles. Le fils s'appela Benjamin comme l'ancêtre, le vieux tabellion et curial agaunois. Il fréquenta le collège de Schwyz, puis suivit les traces de son grand-père qui le conduisaient en Russie. Il y fut, de 1885 à 1890, précepteur dans la famille du comte de Montresor, à Kiew, en Ukraine. De retour en Valais, il entra au service des chemins de fer fédéraux et fut intérimaire à Rarogne, La Souste, Viège, Zermatten et dans d'autres gares du Haut-Valais ; il devint ensuite chef de gare à St-Nicolas, puis à Vouvry en 1896, enfin au Bouveret de 1905 à 1921. Le temps avait pu distancer la parenté, il ne l'avait pas abolie : Jules Bertrand, de St-Maurice, et Benjamin Bertrand, de Vouvry, continuaient à cousiner. La mort de ce dernier, en 1934³, a mis un terme à la branche cadette des Bertrand, car il ne laissait que des filles. Quant à ses sœurs, l'une est devenue Mme Georges Morand, dont le mari fut président de Martigny et président du Grand-Conseil, et une autre épousa M. Albert Delavy, vice-président de Vouvry.

Armoiries

Nous avons dit plus haut⁴ que Jules-Bernard Bertrand regrettait de ne point porter le fier lion de sable sur champ d'or qui était le blason des Bertrand de Brussol, La Perrouse et Chamousset⁵.

¹ Il aurait été le 2^e chef de gare de Vouvry, de 1861 à 1897, selon le *Confédéré*, 1920, no 83 ; M. Alfred Pot, ancien président de Vouvry, date d'environ 1862,63 l'arrivée d'Auguste Bertrand à Vouvry en qualité de chef de gare ; toutefois, le recensement de 1870 fixe l'établissement de Bertrand à Vouvry en juillet 1866 ; remarquons encore que les trois premiers enfants d'Auguste Bertrand, jusqu'en décembre 1869, sont nés à Monthey.

² *Confédéré*, 1920, no 83.

³ *Confédéré*, 1934, nos 139 et 140.

⁴ P. 147, n. 3.

⁵ D'Angreville, dans son *Armorial du Vallais* (pl. 3), donne le blason de cette famille à cause de Jean, doyen de Valère en 1394 ; mais il fait le lion couronné de gueules. Galbreath, *Armorial vaudois*, I, p. 45 et pl. VI, publie aussi les armes de cette famille qui a donné un Evêque de Lausanne et un châtelain de Chillon, mais il fait remarquer que le lion n'est pas couronné ; par contre il est armé et lampassé de gueules.

Le portrait¹, exécuté en 1806, à l'occasion de son mariage, de Mme Gaspard Bertrand, née Julienne Planche, porte les armes Planche accolées à celles des Bertrand : d'or au chevron d'azur chargé de 3 fleurs de lys d'or posées la 1^{re} d'aplomb, la 2^e en barre, la 3^e en bande, le chevron accompagné de 3 roses de gueules tigées et feuillées de sinople. En réalité, ce sont, avec de légères variantes (position des fleurs de lys, tiges et feuilles des roses), les armes de la famille Bertrand originaire de Nyons en Dauphiné, venue en 1684 au Pays de Vaud où elle acquit les bourgeoisies d'Orbe (1699) et d'Yverdon (1711), anoblée par le roi de Pologne Stanislas Poniatowski (1768), éteinte².

D'Angreville³, enfin, donne sous le nom « Bertrand, à St-Maurice », des armes qui proviennent peut-être, à l'origine, d'un signet de notaire : d'azur à la colonne d'argent, le fût bombé, avec la base et l'entablement du même, posée sur 3 coupeaux de sinople et accompagnée de 3 étoiles à 5 rais d'or posées 1 et 2. Ces armes figurent sur un portrait⁴ de Mme Alexis Wolff, née Rosine Bertrand.

En achevant ces *Notes sur la famille Bertrand*, qui pourraient d'ailleurs être complétées car elles n'ont pas la prétention d'avoir tout dit et qui ont même laissé plus d'une fois des questions sans réponses, nous tenons à exprimer notre gratitude à tous ceux qui se sont intéressés à notre travail et qui ont bien voulu nous apporter leur concours dans nos recherches ou répondre à nos demandes répétées. Notre gratitude va tout d'abord à la famille de notre ancien Président, à Madame Jules-Bernard Bertrand et à Monsieur Adrien Bertrand, à St-Maurice, Madame Benjamin Bertrand, à Vouvry, Monsieur Laurent Rey, ancien Conseiller d'Etat et directeur de la Banque Cantonale, et Madame, à Monthey, Monsieur Adrien Morand, pharmacien, à Martigny, Monsieur Albert Wolff, conservateur des Musées de Valère et de Majorie, à Sion. Nous remercions également M. le chanoine L. Poncet, curé de St-Sigismond, à St-Maurice, M. le doyen L. Bonvin, curé de Monthey, MM. les chanoines G. Vuadens, vicaire, à Vouvry, et René Gogniat, de l'Abbaye de St-Maurice, M. l'abbé A. Luisier, curé de Saxon,

¹ Chez Mme Laurent Rey, Monthey. Ce portrait est daté 1806, *aetatis suae 15*, ce qui est exact, puisque Julienne Planche naquit le 6 juin 1791. Sur la toile, la personne paraît très jeune, plus que ne l'indique la photographie (renseignements de M. Jean Marclay).

² Galbreath, *Arm. vaud.*, I, p. 46 et pl. VI ; DHBS, II, 147, sous l'lettre D. *Canton de Vaud*.

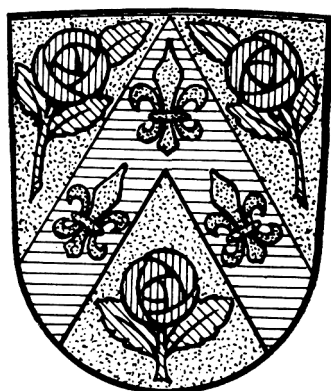
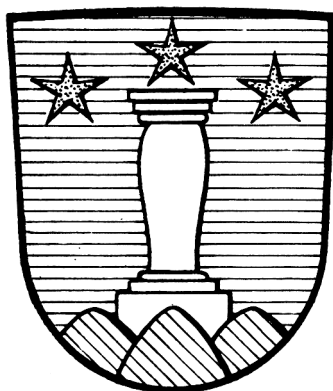
³ *Arm. du Vallais* (1868), pl. 3.

⁴ Chez Mlle Marie-Louise de Riedmatten, Sion.

M. A. Donnet, directeur de la Bibliothèque et des Archives Cantonales, à Sion, M. J. Marclay, chimiste, à Monthey, à qui appartient une grande part de cette étude, M. Hans Lengweiler, héraldiste, à Lucerne, M. U. Casanova, administrateur de la Société d'Histoire du Valais Romand, à Massongex, M. le colonel E. Boleslas, juge à la Cour, à Genève, M. P. Geisendorf, archiviste d'Etat, à Genève, M. Alfred Pot, ancien président, à Vouvry, M. A. Schnorhk, directeur de l'Imprimerie Rhodanique, à St-Maurice, M. A. Favre, aide-bibliothécaire et archiviste, à Sion, MM. Jules et Maurice Pot, photographes, à Monthey, ainsi que la direction et le personnel de l'Imprimerie St-Augustin, à St-Maurice, qui, tous, nous ont aidé de bien des manières.

La pensée de notre regretté collaborateur et ami, M. Jules-Bernard Bertrand, n'a cessé de nous animer tout au long de notre travail ; sûrement se penchait-il par-dessus notre épaule pour suivre de son sourire malicieux ces Notes offertes à sa mémoire comme un hommage du souvenir...

Léon DUPONT LACHENAL



Bertrand à St-Maurice
(portrait de Mme Wolff-Bertrand et d'Angreville)

**Bertrand de Brussol
 La Perrouse et Chamousset**
*(sceaux des Archevêques de Tarentaise
 et des Evêques de Lausanne et de Genève)*

**Bertrand à Nyons (Dauphiné)
 Orbe et Yverdon**
*(variante sur le portrait de
 Mme Louis Gaspard Bertrand)*

FAMILLE BERTRAND

BENOIT
† av. 22-IX-1764

JEAN PÉTERMAND
* v. 1717, ♂ 5-X-1780
bourgeois d'Aix en Savoie
établi à St-Maurice v. 1740
maître d'école 1747-51
notaire 1748
commissaire des extentes
curial de l'Abbaye
achète un pré aux Caillettes (Bex) 15-VIII-1759
l'un des fondateurs de la Confrérie de St-Amédée
des Savoyards en Bas-Vallais 22-IX-1764

oo 1o) 29-XI-1746
MARIE-FRANÇOISE ROSSIER
* 4-I-1718, † 1747
(fille de Gaspard Rossier, bourgeois de Monthey, notaire,
allié 1710 à Jeanne-Marie Torrenté, bourgeoise de Monthey)

oo 2o)
MARIE-ELISABETH RIGONAIL
* 24-IX-1719, † 5-XI-1798
(fille de Jean-Dominique-Antoine Riginaldi, Rignonalli,
originaire de Cauco, Val Calanca, Grisons,
allié 1716 à Monthey à Madeleine Fromentin, bourgeoise de Monthey)

SIGLES

* naissance
-- baptême
oo mariage
† mort
□ sépulture

Pierre-Maurice
-- 15-I-1747

Jean-François
-- 12-IV-1748

Marie-Elisabeth
-- 5-X-1749

Joseph-Antoine-Emmanuel
† 3-III-1751
† 8-XII-1758

Joseph-Hyacinthe
-- 20-XII-1752

Joseph-Adrien
-- 30-I-1754
□ 27-IX-1755

Charles-Louis-Adrien
-- 18-X-1755
□ 20-XI-1755

Marie-Catherine-Elisabeth
-- 19-XI-1756
† 21-XI-1756

Joseph-François-Adrien
-- 22-I-1758
□ 30-XI-1758

Louis-BENJAMIN
-- 22-X-1759
† 6-III-1815
notaire et curial
reçu bourgeois de
St-Maurice 18-XI-1804

Marie-Elisabeth-Rosine
-- 12-VI-1762

BRANCHE DE ST-MAURICE

Jacques-ADRIEN
-- 10-IV-1781, † 3-VIII-1805
notaire
oo 21-XI-1802
MARIE FRANC
† 22-XII-1838
de St-Maurice
(veuve, elle oo 8-II-1819
André Barman
† 1-IV-1819
de St-Maurice)

François-BENJAMIN
-- 19-VII-1783
capitaine de Compagnie
dans la Grande Armée
teste 25-III-1812, † en Russie

Louis-GASPARD
-- 16-VI-1785 à St-Maurice
† 14-III-1859 à Monthey
communier de Troistorrens
reçu bourgeois de Monthey
11-VI-1815
oo 22-III-1806
Marie-JULIENNE PLANCHE
* 6-VI-1791
† 12-VII-1868
de Monthey

Marie-Rosine
-- 20-XI-1786
† 16-VIII-1787

Marie-Cécile-ROSINE
ou Roselyne
-- 9-II-1789
† 24-V-1859
oo 19-VIII-1806
Joseph-Alexis Wolff
* 16-IX-1776
† 3-II-1844
bourgmestre de Sion 1839
(père et mère
du Général Edouard Wolff, 1808-1881)

Anne-Marie-Patience
-- 17-VIII-1791
† 13-XI-1793

Charles
-- 6-I-1794
† 14-VI-1794

Marie-Julie-PATIENCE
-- 23-VIII-1795
oo
François Delacoste
* 1782 à Morillon
† 10-III-1851 à Monthey

Marie-CATHERINE
-- 10-X-1797

communier de Saxon 1806, bourgeois de Monthey 1817
naturalisé Valaisan par la Diète de mai 1817
Trésorier au 3^e Rég. au service de Naples
Conseiller d'Etat 1839-43
président du dîzain de Monthey 1843-44
(veuf, il oo 27-I-1821
Marie-Madeleine de Vantéry)

ADRIEN-Benjamin
-- 12-VI-1804, † 10-VIII-1868
notaire
juge au Tribunal correctionnel 1837
secrétaire du Conseil de Ville 1846
sous-préfet du District de
St-Maurice 1848-57
conseiller de Ville 1850
greffier du Tribunal du District 1851-54
oo 24-VI-1826
Marie-Catherine-AGLAE de QUARTERY
-- 19-IV-1799, † 27-III-1855
(Sa sœur, Marie-Patience-Célestine, 1806-92,
oo Joseph-Hyacinthe-Marie Barman, 1800-85,
ministre de Suisse à Paris)

Louis-BENJAMIN
* 11-IV-1808

Marie-Julie-SERAPHINE
* 21-IV-1809
† 9-X-1882
oo 1o) 24-IV-1831
Jean-Julien Favre
* 22-X-1791
† 5-V-1838
conseiller et lieutenant
oo 2o) 22-VIII-1839
Etienne-Joseph Collombin
† 8-XI-1887
de Bagnes

Julienne-Domitille
* 21-VIII-1811
† 1-XI-1811
jumelles

Marie-Joséphine
* 21-X-1811
† 22-VIII-1812

Xavier-César-AUGUSTE
* 28-IX-1813
† 12-XII-1885
oo 7-VIII-1850
Marie-Sophie QUAY
ou KAY
de Collombey

Marie-Olympe-Joséphine-VICTORINE
* 1-VII-1815
† 6-X-1881

Charles-Gaspard-LÉON
* 5-IX-1816
oo 22-IX-1842
MARIE EGYPTIENNE MEILLAND
* 22-VI-1822

Louis-Joseph-Melchior
* 24-IX-1818
† 15-XI-1819

Marie-Rose-Elisabeth ou ELISE
* 28-VIII-1820
oo 20-XI-1842
Louis Rappaz
* 3-V-1813, † 21-XI-1880
de St-Maurice
avocat à Monthey

VI

Adrien-Alexis-Ernest
-- 10-IV-1827
† 24-VIII-1827

Marie-Henriette-Ernestine
-- 9-VI-1828
† 18-VI-1828

ADRIENNE-Caroline-Louise-Eugénie
-- 6-IX-1829
† 3-III-1900
l'une des fondatrices de
l'Œuvre de Vétoliz 1861
et 1^{re} Supérieure 1866-77

Louis-Joseph-ERNEST
* 1 et -- 2-XI-1830
† 26-II-1908
ingénieur-géomètre
constructeur du bisse de
Saxon 1870-74
auteur du cadastre de
plusieurs communes du Valais
et de nombreuses études
ferroviaires en France
capitaine de carabiniers 1865
oo 20-VIII-1877
MARIE d'ANGREVILLE
* 9-VII-1859 † 15-III-1934
(fille de Jacques-Etienne
d'Angreville, 1808-67,
héraldiste, numismate
et botaniste)

AUGUSTE-François-Xavier
* et -- 30-VII-1832
† 13-IV-1890
chanoine de St-Maurice
missionnaire à Medjez-Amar
(Algérie) 6-VII-1855
ordonné prêtre 26-VIII-1855
retour à St-Maurice 29-XII-1855
économe 1856, maître des novices 1858
directeur de l'internat du Collège 1861-80
professeur
prieur claustral 1880-90
membre du Conseil cantonal des Etudes
préfet du Collège de St-Maurice 1887-90
vicaire capitulaire 7-XI-1888
élu Abbé de St-Maurice et Evêque
de Bethléem 22-XI-1888, mais refuse

HENRIETTE-Marie-Adèle
* et -- 16-II-1837
† 10-VII-1909

ÉDOUARD-Marie-Auguste
-- 1-VI-1842
† 1880 à Paris
zouave pontifical
sous Pie IX

oo
ALPHONSINE SAINT-YVES
à Paris

Maurice-Auguste
* 26-V-1850
† 27-V-1850

Léon-BENJAMIN
* 10-XI-1842
† 6-IX-1863

AUGUSTE
* 28-III-1844 à Monthey
† 17-VII-1920 à Vouvry
2^e chef de gare
de Vouvry 1866-97
oo 22-III-1866
LAURETTE-Charlotte CORNUT
* 8-XII-1841, † 20-VII-1898
de Vouvry
(fille de Louis-Adrien Cornut, 1804-74,
précepteur dans la famille du gouverneur
de Varsovie Général Njanbrowski 1830,
1^{er} chef de gare de Vouvry 1859-66)

Sidonie
* 3-III-1847

Fortuné
* 1-XI-1848

ANNAIS
* 19-IX-1850

oo 14-VIII-1870
Xavier Bois

VII

2 fils
* et † 30-IV-1878

Marie-AGLAE-Henriette
* 12-IV-1879
† 1-I-1938

MARIE-LOUISE-Joséphine
* 6-X-1880

JULES-Bernard-Auguste
* 10-VII-1882, † 26-VIII-1943
pharmacien à Chexbres, puis (1933) à St-Maurice
sous-préfet du District de St-Maurice 1937-43
président 1919-25, puis vice-président 1932-43
de la Société d'Histoire du Valais Romand
vice-président de la Société suisse
des Traditions populaires 1942-43
rédacteur des « Annales valaisannes » 1929-43
auteur de nombreuses études historiques et folkloriques
oo 4-XI-1908
SYLVIE BIOLEY
* 8-IV-1883
de St-Maurice

ADRIEN-Alfred
* 27-V-1884

oo 17-VI-1917
DENYSE REY
* 3-I-1894
de Saxon

oo 1911
Victor Schmitz
* 1878

oo 17-XI-1904
Edmond Ribordy
* 6-IX-1879
de Riddes
ancien député au
Grand Conseil

IDA-Anysie
* 5-XII-1869

BLANCHE
* 16-VII-1874

LEONIE
* 28-VII-1876
† 25-XI-1913

François-BENJAMIN
* 20-III-1868, † 1-XII-1934
précepteur chez le comte de Montresor
à Kiew 1885-90
chef de gare à St-Nicolas,
Vouvry 1897, puis Bouveret 1905-21

oo 20-XII-1897
Georges-Alexis Morand
* 15-X-1871
† 17-VII-1918
pharmacien
président de Martigny-
Ville 1905-18
président du Grand-
Conseil 1918

oo 16-X-1901
Albert Delavy
* 7-V-1879
† 13-VIII-1936
vice-président de
Vouvry 1925-36

oo 1o) 26-IX-1900
Alphonse Delavy
* 4-III-1877
† 8-X-1901

oo 2o) 6-IV-1905
Jules Michellod
* 13-X-1875
de Martigny
pharmacien

Marie-Albertine
* 4-X-1866, † 1866

oo 26-IX-1900
LAURENCIE CORNUT
* 31-VII-1877

Lucienne-Clara
* 28-VII-1901

Andrée-Laurette-Marie
* 29-IX-1902

Ida-Gabrielle
* 3-VII-1905, † 1908

oo 4-XII-1935
Albert Archetti
* 20-X-1900
à Rio-de-Janeiro
d'une famille établie
à Vouvry 1915

oo 18-IX-1927
Aloys Cornut
* 2-III-1897
† 10-II-1939

VIII

Guy
* 31-I-1911

Anne-Marie
* 16-III-1912

Renée
* 14-III-1914

Alix
* 2-XII-1915

Charles
* 19-III-1919

Jean
* 26-VIII-1924

Adrienne
* 3-V-1918

Marie-Louise
* 15-X-1919

APPENDICE¹

Diplôme de Bourgeoisie de St-Maurice de la famille Benjamin Bertrand-Varonier de Badenthal 1804

Au nom de nôtre Seigneur Jesus-Christ ainsi soit-il.

Notoire soit à tous par ce présent acte public, que l'an du Salut mil huit cent quatre le dix-huitieme jour du mois de novembre, dans la maison de Ville au Conseil Général des Nobles et honorables Bourgeois de la Ville de St Maurice d'Aguaune convoqués à l'instance des Sindics pour y traiter et faire ce qui concerne les affaires communes de dite Bourgeoisie, par devant Louis Gaspard de Quartery grand Chatelain du Dizain, président du dit lieu, les nobles et spectables Conseillers, Charles Debons ancien officier au Regiment Suisse de Courten vice-président et secretaire du Conseil, Charles Camanis, Joseph Antoine Barman ancien juge du tribunal de Canton et vice-président du Dizain, Joseph de Nucé ancien juge du tribunal de Canton et Lieutenant du grand Chatelain, l'ancien Sindic Nicolas Debonnaire, l'ancien Sindic Gaspard Arletaz, des Sindics modernes Michel Penay et Maurice Biolay et de l'huissier Claude Biolay composant le Conseil privé de dite Commune ; de Messieurs l'ex Major Jaques Debons Chatelain de la Commune, de l'ex Vidam Louis Antoine de Quartery, Joseph Cocatrix ancien Capitaine au Service de sa Majesté Catholique le Roy d'Espagne, Bonaventure Preux ancien Capitaine au Service de la République helvétique, l'ex Conseiller Hyacinthe Greiloz, Charles de Nucé ancien officier au Service de sa Majesté Sarde, l'ex Représentant Louis Preux ancien Chatelain de Verosçaz, l'ex banneret François Preux juge au tribunal du Dizain, Charles Macconin de la Pierre docteur en medecine, Joseph Yost lieutenant au Service de sa Majesté Catholique le Roy d'Espagne, Jaques Preux, Adrien de Quartery ancien officier au Service de sa Majesté Sarde, l'ancien Sindic Joseph Antoine Barman, l'ancien Sindic Nicolas Emonet, Joseph Penay ancien Lieutenant au Service auxiliaire de France, le Curial Depraz, l'ancien officier Louis Barman, l'ancien Sindic Jean François Vouilloux, Melchior Schmid Receveur du Dizain, Jaques Penay, Nicolas Debonnaire, Charles Franc, Jaques Geoffroy, Pierre Antoine Barman, Amé Vallet, Gaspard Borgeaux, le fils d'André Pioutaz, le Sergeant Barman, l'ancien officier Rapaz, Emmanuel Passakey, Nicolas Rapaz, François Mottier, Louis Mottier, Pierre Maurice Pochon, Michel Mudry, Jaques Cassignol, Joseph Vieux, Pierre Joseph Borgeaux, François Vallet, Jean Barman, Hyacinthe Chasse, François Pïmmaz, Joseph Frentzel Barman, Jean Pierre Barman du parvis, Pierre Antoine Borgeaux, Eugene Mudry, Barthelemy Chapuisot, Michel Barman, Maurice-Joseph Barman, Joseph Amacher, François Tavernier, Pierre Chessex, Nicolas Galay, Eugene Mudry, François Gollet, Denis Debonnaire, Jean François Barman, Felix Cassignol, Jean-Pierre Barman, Jaques Vouilloux, Pierre Antoine Dubulluit, Etienne Vouilloux, Joseph Penay, Philibert Pochon, Joseph Antoine Borgeaux, et Nicolas Meulaz. Tous Bour-

¹ Nous respectons l'orthographe des documents originaux.

geois représentant la généralité agissant tant en leur propre nom, qu'en celui de tous les Bourgeois absents ; à comparu Egrege monsieur Benjamin Bertrand Curial, natif de ce lieu, suppliant et requerant pour lui et ses Enfants nés et leurs descendants à perpetuité et tous ceux que le susdit requerant pourroit encore avoir en legitime mariage, d'être reçu, institué et admis pour vrai Bourgeois de St-Maurice d'Aguaune, et de participer à la dite noble Bourgeoisie dans toutes ses franchises, Libertés, Immunités, privileges, profits et avantages, s'offrant à tout ce que un vrai Bourgeois est dans le caire¹ de faire et de remplir.

Le président, Conseillers, Sindics et Bourgeois tant en leur nom, qu'en celui de tous les autres bourgeois absents, après avoir vu, ouï et entendu la demande du dit suppliant et eu égard à sa probité, honnêteté etc. etc. l'ont reçu, créée, admis et associé avec eux pour être leur frère Bourgeois et pour participer dans toutes leurs libertés, franchises, privileges, immunités, profits et avantages, pacages, paturages, bois et forets et dans tous les autres biens communs quelconques de la dite noble Bourgeoisie, selon l'usage, la pratique, la maniere, le droit et la forme qu'eux mêmes Bourgeois et leurs prédecesseurs ont jouis et jouissent et comme leurs successeurs jouiront à l'avenir, moyennant le serment d'observer et de remplir les conditions et articles cy bas écrit, sous peine de perdre et d'être privé de la dite Bourgeoisie s'il faisoit difficulté de les observer ou qu'il y témoignât de la mauvaise humeur ; premierement il doit porter et rendre de tous ses Efforts l'honneur, le Respect, la Vénération et l'obéissance au Révérendissime et Illustrissime Monseigneur nôtre Evêque, ainsi qu'au suprême et Excellentissime Magistrat de la patrie, de procurer et de chercher tout ce qui peut atteindre aux avantages et profits de la même noble Bourgeoisie, et selon les occurences supporter les charges à rates de biens, ainsi que d'éviter autant qu'il pourra tout ce qui peut lui préjudicier, ne decouvrir ni divulguer les choses secretes de la dite noble Bourgeoisie, et de faire et d'observer tout ce qu'il convient à un vrai Bourgeois : laquelle association et reception ont fait et font les dits Bourgeois pour plusieurs bonnes considerations, moyennant la somme de cinq mille florains valeur de quatre batz et les Epices de droit et accoutumé de la quelle somme une fois payée quittance sera faite au dit mr Bertrand.

Fait à St Maurice et accordé sous le Sceau appendu de la noble Bourgeoisie et sous la Signature du Secretaire de la Ville.

Charles Joseph Marie Louis Debons
Secretaire de la Ville

L. S.

Le Soussigné déclare que la somme cidessus de cinq mille florins a été aquittée en différentes fois par Messieurs Bertrand auxquels dans le tems il leur en a été donné des quittances, de maniere que les dits Srs Bertrand enfants dudit Mr Benjamin Bertrand sont irrércherables pour cette somme, ainsi que pour les prix et frais de la présente Lettre.

St Maurice le 13 Janvier 1818 —

Charles de Bons président

¹ Distraction du scribe pour : *dans le cas.*

II

Diplôme de Bourgeoisie de Monthey de la famille Gaspard Bertrand-Planche 1815

Au Nom du Dieu tout Puissant

Notoire soit que l'an du Seigneur Mil huit cent quinze et le onze du mois de Juin pardevant le Conseil de la Noble Bourgeoisie de Monthey, Composé de Messieurs Pierre Hyacinthe Darbellay président, Noble Pierre Louis du Fay président du Dizain, Hyacinthe Vuilloud Châtelain, Louis Guerraty Vice président et Vice châtelain, Barthélemy Aптоine Guillot notaire et Secrétaire du Conseil, Gabriel Guerraty Sindic actuel, Jean Claude Donnet ancien procureur de Bourgeoisie, Louis Fombruel ancien Sindic, Pierre Maurice Barlatay Capitaine, Pierre Maurice Barlatay du Mouray, Jean Jacques Rossier et Pierre Maurice Rouiller. Aurait comparu Monsieur Louis Gaspard Bertrand fils de feu Benjamin Bertrand, Bourgeois et notaire à Saint Maurice, et Marie Joseph Varonnier de Varonne en Valais. Né à Saint Maurice, Citoyen Valaisan, Bourgeois de Saint Maurice, Communier de la commune de Trois-Torrrens, Suppliant d'être agréé au Nombre des Bourgeois de cette Bourgeoisie tant pour lui que pour ses enfans nés et à naître et leurs descendans légitimes. Surquoi ayant délibéré, le Conseil prenant en considération la demande du postulant, eu égard à la probité, et honnêteté dont il jouit, l'a reçu, admis et associé aux droits de cette Bourgeoisie sous la réserve de l'approbation de l'assemblée générale pour participer et jouir à perpétuité ainsi que ses enfans légitimes nés et à naître et leur postérité de tous droits, titres, honneurs, libertés, franchises, privilèges, paccages, paturages, Bois, Biens et avantages quelconques de la dite Bourgeoisie, conformément aux usages et reglemens adoptés, et de la même manière que les autres Bourgeois participent et jouissent et comme leurs Successeurs jouiront à l'avenir, à charge 1o de professer la Sainte Religion catholique, apostolique et Romaine, 2o de procurer dans toutes les occurrences le bien et la prospérité de la Bourgeoisie, et d'éviter tout ce qui peut nuire à ses Intérêts, 3o d'observer les ordonnances de police existantes et celles qui pourraient être établies par la suite, 4o de supporter les charges et contributions de cette antique Corporation, sur le même pied que les autres Bourgeois ; et enfin de faire et observer tout ce qui convient à un Vrai et Loyal associé, à Tout quoi, il s'engagera par son serment qu'il prêtera dans la quinzaine qui suivra l'approbation de sa réception, par L'assemblée Générale.

Cette agrégation est faite pour le prix de *huit cent quatre vingt francs Suisse* qui seront versés, dans la caisse Bourgeoiale à l'époque qui lui a été fixée, plus une rétribution de dix Baches par chaque feu Bourgeois, ayant droit de voter à l'assemblée, Les émolumens d'usage au Conseil, les frais d'expédition du diplôme et la livraison de deux seaux de cuir pour le service des pompes à incendie.

L'assemblée Générale de la Bourgeoisie duement convoquée et réunie à la salle de l'hôpital, le dit Jour onzième du mois de Juin Mil huit cent quinze, a approuvée, sanctionnée et corroborée la reception faite, par le Conseil, de Monsieur *Louis Gaspard BERTRAND* au Nombre des Bourgeois ; lequel ayant accepté les conditions qui lui ont été imposées, a été proclamé en la dite qualité.

En témoignage de quoi, le présent lui a été délivré sur parchemin, sous le sceau de la Noble Bourgeoisie, près les signatures du président et du secrétaire du Conseil et de l'assemblée Générale. —

A Monthey les an, mois et Jour que dessus. —

Le Président du Conseil
Darbellay

L. S.

Le Conseiller remplissant les
fonctions de Secrétaire.

Guillot